



Jacques Loew
Paul Xardel

La flamme qui dévore le berger

*Pour une spiritualité
de l'évangélisation*

cerf



JACQUES LOEW ET PAUL XARDEL

LA FLAMME QUI DÉVORE LE BERGER

Éléments de spiritualité
pour l'évangélisation

Épiphanie
Initiations

Les Éditions du Cerf

Paris

1993

© Les Éditions du Cerf, 1993
(29, boulevard Latour-Maubourg
75340 Paris Cedex 07)

ISBN 2-204-04881-X

ISBN 0750-1862

Table des matières

Préface, par Jacques Lœw	5
Avant-Propos	9
D'Aix-en-Provence à Paris, 1930 - 1956	11
Port-de-Bouc, septembre 1957 - mai 1961	15
Roubaix, 31 juillet 1961 - 12 janvier 1962	39
Rüsselsheim Am Main, 20 janvier - 1er août 1962	45
Cîteaux, août 1962	57
Toulouse, octobre 1962 - juillet 1963	63
Cîteaux, août 1963	81
Brésil, octobre 1963 - août 1964	87
São Paolo, 4 octobre 1963 - 10 janvier 1964	87
Petrópolis, 11 janvier - 8 mai 1964	93
Voyage dans le Nordeste, 9 mai - 11 juin 1964	102
Osasco, 12 juin - 18 août 1964	108
Postface	115
Index des thèmes	119

PRÉFACE

Paul Xardel ! Un souvenir très réel émerge en moi et s'impose. Déjà vécu en Allemagne, il prend au Brésil, très précisément à São Paulo, sa charge symbolique.

Dans cette ville indéfinissable, aux banlieues qui ne s'arrêtent jamais, nous étions en quête d'un gîte. On passait d'un train bondé à un autobus où, durant une heure et plus, on ne pouvait apercevoir que têtes et épaules, paquets et colis. Après une interminable succession de démarrages et d'arrêts aussi improvisés les uns que les autres, Paul faisait signe : nous descendions, dépaysés, et, à la lettre, déboussolés.

Paul, lui, de son grand nez, tel un chien de chasse haut sur pattes, semblait humer l'air, puis, comme la chose la plus naturelle du monde, prenait résolument une direction, et, tournant à droite, virant à gauche, il nous entraînait vers l'endroit cherché et jusqu'alors inconnu. Chaque fois cette aptitude me stupéfiait et reste pour moi, aujourd'hui encore, une énigme.

Mais ce qui, trente ans plus tard, n'est pas énigmatique, est la rectitude de l'orientation spirituelle de Paul dont nos pérégrinations brésiliennes étaient le symbole. Ces notes extraites de ses Cahiers en témoignent. Plus exactement, elles nous font participer à la genèse de cette aptitude de Paul : se situer par rapport à une conjoncture neuve, non balisée.

Les vocables abstraits (et barbares), « acculturation », « inculturation », étaient encore inexistants. Paul, lui, nous prend concrètement par la main, il nous apprend à marcher

sans carte mais avec des repères sûrs, mus par un gyroscope intérieur : « Ne pas faire les choses pour Dieu, les faire par Lui. »

Paul Xardel est mort avant la fin de Vatican II. Plus encore que la topographie des villes et de la société, les années de l'après-concile ont bouleversé le paysage d'Église que Paul connaissait. Il ne faut donc pas lui demander le tracé des chemins d'aujourd'hui. Mais à ceux qui cherchent leur voie entre les décombres anciens et les chantiers en construction, Paul affine l'art de la juste démarche : comment avancer en trébuchant le moins possible, sans raideur ni parti pris, mais sans dévier.

Paul, avant tout, forge en nous la certitude fondamentale, l'unique nécessaire : les choix extérieurs dépendent de la rectitude intérieure de celui qui choisit. Qui prétend annoncer la lumière doit être lui-même lumineux : Paul est un maître des patientes recherches et des laborieux ajustages intérieurs en vue d'une action bien conduite.

Il nous dit son tourment :

L'apostasie silencieuse du christianisme faite de l'indifférence environnante et de notre propre distraction.

Le mystère de l'Église comme réduit à de simples structures sociologiques conditionnées de la même manière que toute institution d'ici-bas.

Il nous livre son pôle magnétique :

Rencontrer le Christ, supplier de le rencontrer.
Avoir cette attache de cœur à la personne du Christ.

Prendre le temps de prier affectueusement avec lui.

Ne savoir que Jésus-Christ, ce n'est pas ignorer tout le reste ! Il faudrait tout savoir. Mais c'est n'avoir pour objet dernier, en abordant toute connaissance, que de se rattacher à Jésus, à Jésus crucifié.

La grâce de Paul est d'avoir saisi à quelle profondeur doit s'enraciner l'unité de l'être de l'apôtre :

La vie apostolique, cette vie où l'action s'ajoute à la contemplation, non comme une soustraction, mais comme une addition. Elle n'est pas seulement éclairée, mais éclairante aux autres : *la flamme qui dévore le berger devenant lumière du troupeau*.

Pourtant, elle n'est vraie que si la parole qui exprime Dieu ou qui est dite de Dieu (c'est comme si Dieu exhortait par nous, voir 2 Co 5, 20) est vraiment pour plaire à Dieu.

Elle est alors aussi unissante à Dieu qu'une oraison, ou, si l'on veut, elle est une oraison se formulant intérieurement en mots que les autres écoutent. C'est peut-être cette prédication que les hommes d'aujourd'hui attendent.

Par là, Paul nous situe dans la pleine actualité de l'évangélisation : celle de l'an 2000, celle de tous les temps.

JACQUES LOEW.

AVANT-PROPOS

La Flamme qui dévore le berger parut en 1969, quatre ans et demi après la mort de Paul. Ce fut un beau succès de librairie : plus de dix mille exemplaires vendus en moins de six mois.

Ces Cahiers pourtant n'avaient pas été écrits en vue d'une publication. Paul les décrivait : « ni un journal ni des écrits spirituels », mais « un cahier de brouillon », une sorte de « vide-poches ». Il ajoutait cependant en envoyant un de ces Cahiers à ses parents : « Certaines choses pourront vous dire un peu ma vie de prêtre que je me reproche de ne pas partager assez avec vous. »

Réimprimer tel quel ce livre – 424 pages ! –, outre l'investissement décourageant pour l'éditeur, ne serait pas non plus sans inconvénient pour le lecteur. Car ce « vide-poches » est celui des années 1950-1964 !

Les réflexions entendues et soigneusement transcrites concernant la condition ouvrière de cette époque, le communisme, le marxisme, les longues citations des livres d'alors, si elles sont précieuses pour l'historien, risquent de détourner le lecteur d'aujourd'hui de ce qui est le cœur de l'ouvrage : l'esprit intérieur (lui, permanent) d'un homme saisi par Jésus-Christ et son Évangile.

On trouvera donc dans cette nouvelle édition (à peu près le tiers du livre primitif), les passages qui décrivent, pris sur le vif, le souci apostolique de Paul : son esprit toujours en éveil, écoutant, interrogeant non seulement ses interlocuteurs mais

aussi le Christ dont il se sait l'envoyé. Et nous avons laissé, bien entendu, transparaître les tentations de découragement, « l'énormité de mon impuissance et de mon inutilité », les appels au Seigneur.

On n'est pas prêtre en soi, encore moins pour soi, on est « prêtre de quelqu'un ». Cette conviction théologique était vive et agissante chez Paul. Il est donc nécessaire de connaître au moins succinctement les différents milieux dans lesquels Paul s'est trouvé plongé avant son sacerdoce, et les différents milieux – en France, en Allemagne et au Brésil – auxquels, ensuite, il a été envoyé.

Dans cette perspective, une introduction précédera chaque étape des notes personnelles de Paul Xardel.

J. L.

D'AIX-EN-PROVENCE À PARIS

1930-1956

Le 21 mars 1957, soir de Pâques, Paul célèbre sa première messe à Aix-en-Provence.

Il a vingt-sept ans et il est le deuxième de sa famille : onze enfants, dont les tailles dépassent 1,75 mètre. Il y a un air de famille certain, mais chacun conserve sa personnalité. Les professions sont des plus variées : médecin, petit frère de Foucauld, institutrices, diplômés de l'École des hautes études commerciales, professeur de musique.

Afrique du Nord, Gabon, Angleterre, Canada, France sont les pays où, à certains moments, la famille est dispersée, en plus de quelques voyages en Israël ou aux États-Unis. Les options sont encore diversifiées par les mariages et certains sujets peuvent devenir brûlants : ce fut le cas de la guerre d'Algérie, par exemple.

Mais, de même que tous se retrouvent dans la joie et l'exubérance à Aix-en-Provence ou dans les Vosges en été, de même un fond commun unifie tous ces jeunes Xardel : une affection profonde pour leur père et leur mère. Paul lui-même a écrit : Tant de bonne volonté dans la famille, tant de qualités reconnues par d'autres comme rares, précieuses, tant de dévouement, compréhension, intelligence, adaptation de la part des parents, tant de foi et de pauvreté.

Aucun de ces mots n'est jeté au hasard : jamais le docteur et Marguerite Xardel ne tentent d'infléchir les chemins de leurs

enfants, jamais non plus ils ne les laissent aller sans affronter avec eux les conséquences possibles. On devine bien qu'avec onze enfants, les applications douloureuses de cette pédagogie n'ont pas manqué, ni la pauvreté, même quand on est médecin et de famille bourgeoise.

Quant à la foi, elle rassemble le catholicisme le plus authentiquement vrai, enraciné dans la tradition, au catholicisme le plus ouvert aux interrogations d'aujourd'hui et aux pauvres, des miséreux d'Aix-en-Provence aux pays du tiers-monde.

Paul est un petit garçon « très tendre et très bon » qui fait sa première communion à l'âge exactement de cinq ans et un mois. Deux ans plus tard, on décèle chez lui quelque chose d'anormal du côté du cœur. Le cardiologue donne ce conseil : « Une petite vie tranquille..., notaire de village. – Non, non, je ne veux pas être notaire de village ! » s'écrie Paul en sanglotant. De fait, il est atteint d'une malformation cardiaque qui alertera chaque fois les médecins d'usine chargés de l'embauche et le fera refuser à plusieurs reprises.

Louveteau, scout, chef de patrouille, il connaît des années heureuses à Aix, difficiles à Dole où il est envoyé au collège, loin des siens. Revenu à Marseille pour sa philosophie, il bénéficie d'un professeur jésuite remarquable.

À dix-neuf ans, à Paris, stage de vie ouvrière organisé par les Pères jésuites à Boulogne-Billancourt. Il prolonge ce stage d'une semaine, parce que j'aspire trop à la paix facile des vacances, parce que je n'ai pas droit à deux mois de vacances quand les ouvriers n'en ont que quinze jours, parce que je veux

encore plus me sensibiliser à la misère ouvrière, me simplifier l'esprit et ainsi faciliter le contact avec le Christ ; surtout donc, parce que je n'en ai pas envie et que je veux acquérir de l'humilité. *Il ne cherche pas de fausses humiliations : il vient de découvrir la condition ouvrière de simple manœuvre.*

1949-1950 est une année d'études universitaires où la maison de ses parents à Aix ne désemplit plus. Durant l'été, il va en Vélosolex avec quelques amis à Rome, Pérouse, Assise. Dès le retour, il part travailler au barrage de Donzère-Mondragon, mais, à la suite de la chute d'une benne fracturant son orteil, Paul revient à Aix. À ces stages, il restera fidèle : Tuileries de la Méditerranée à Marseille, sidérurgie à Saint-Étienne, Ciments Lafarge à Fos-sur-Mer ; il travaillera chaque été, attentif à l'écoute des hommes et à la recherche de Dieu. Et il lit beaucoup pour comprendre.

Le 23 septembre 1950, il entre au séminaire universitaire de Paris, les Carmes. Une année terrible : hiver parisien, arrachement à la Provence et aux siens, solitude, doutes sur sa vocation, sur la formation donnée.

Il est venu chercher la sainteté : il découvre le désert qui n'est pas seulement le calme du Séminaire dans une solitude artificielle des autres. Le désert, c'est la vidange de moi, le découragement dans la monotonie de la route qu'on ne trouve pas, la trace qui n'est pas faite, le défaut spirituel, la somnolence, et c'est aussi le repos trop prolongé dans les oasis, les mirages, les ersatz de désert, les fuites plus faciles : sympathies plus faciles, lectures gonflantes facilement mais qui font piétiner ou n'orientent pas vers l'essentiel vrai.

Il restera six ans, non sans avoir subi, un par un, dans son être

le plus intime et son amour du beau et du transparent, tous les « malaises » des séminaristes et des prêtres de sa génération. Il accepte chaque fois, sans s'esquiver, l'impact des problèmes ; il en fait une étude consciencieuse, et, dans une prière attentive, il en cherche l'issue. Une courte phrase écrite alors donne la clé de toute sa vie :

Faites-moi connaître, Seigneur,
votre visage vrai et profond, et le drame du monde.

Mais qu'on n'imagine pas un Paul replié ! Cours à la Sorbonne, stages, sessions, conférences, visites d'expositions, films, grands pèlerinages d'étudiants à Chartres ! Deux activités lui tiennent particulièrement à cœur : le catéchisme à soixante-quinze garçons de neuf ans, la visite régulière aux grands infirmes de l'hôpital de Bicêtre.

Les deux dernières années de séminaire voient le plein épanouissement de Paul : ses dons âprement conquis - gai, humble, disponible - joints à ses capacités d'attention et d'organisation, le font élire président de la communauté des théologiens.

En 1956, il est ordonné diacre : l'heure du sacerdoce approche, un sacerdoce qui ne soit pas une profession libérale et individualiste, ce qui implique la collaboration sacerdotale et le fait d'être prêtre pour un laïc. Mais lequel ?

PORT-DE-BOUC

Septembre 1957 - mai 1961

Ordonné prêtre, à Pâques 1957, dans la cathédrale d'Aix-en-Provence, Paul se trouve en face d'un choix important : va-t-il poursuivre à Paris des études supérieures de catéchèse ou opter pour un apostolat paroissial en milieu non chrétien ? Monseigneur Charles de Provençères, son évêque, soucieux de l'avenir de ses prêtres, cherche avec lui : état-major ou fantassin à la base ?

Dans son image d'ordination, Paul avait laissé entendre, par un texte de l'Apôtre, où penchait secrètement son cœur ! Ce n'est pas nous que nous prêchons, mais le Christ Jésus, le Seigneur. Nous ne sommes, nous, que vos serviteurs pour l'amour de Jésus (2 Co 4, 5).

Finalement, c'est pour la vie apostolique en pleine pâte que l'évêque optera : Paul sera nommé vicaire à Port-de-Bouc. Il y avait accompli, à l'été de 1956, un stage alliant un dur travail de manœuvre à un ministère réel comme diacre.

À Port-de-Bouc, Paul retrouve la Mission ouvrière Saints-Pierre-et-Paul qu'il connaît bien. Il l'avait vue naître en quelque sorte à Marseille, avait participé à ses premiers pas dès 1950 à la Cabucelle, y était venu en stage d'été en 1953. Paul n'entre pas pour autant à la Mission Saints-Pierre-et-Paul, mais il participe totalement à la vie et au ministère du groupe.

L'originalité de la Mission était de vouloir être simultanément présente à l'usine et dans le quartier, d'allier travail ouvrier et ministère paroissial. Le travail en usine ayant été enlevé aux prêtres, cette présence était assurée par les équipiers non-prêtres - le travail à domicile restant d'ailleurs possible pour les prêtres. À Marseille, ceux-ci fabriquaient des parpaings ; à Port-de-Bouc, sur un vieux tour acheté au prix de la ferraille, ils réalisaient des filetages de brides pour les raffineries du voisinage. Paul en serait l'artisan responsable.

Tout cela était vécu en pleine clarté avec l'évêque et Rome. Quant aux habitants de Port-de-Bouc, ils ne faisaient guère de distinction entre les uns et les autres : ils voyaient des hommes - prêtres ou non - subvenant à leurs besoins par leur travail, menant une vie aussi proche de l'Évangile que possible, dans la simplicité, la pauvreté, l'ouverture fraternelle.

Port-de-Bouc, où Paul venait d'être nommé, comptait dix à douze mille habitants de vingt-sept nationalités différentes. Moins de trente personnes de plus de cinquante ans étaient natives de Port-de-Bouc même !

La cité, du reste fort bien gérée, était alors une des villes pilotes du communisme français. Celui-ci, solidement installé à la mairie depuis la Libération, était profondément enraciné dans les esprits avec son espérance des « lendemains qui chantent ».

En face du communisme, les Chantiers de Provence qui fabriquaient des cargos, étaient l'autre volet du tableau. Aux yeux des gens, ils représentaient « le capitalisme », et par leur

volonté d'être un patronat de combat, ils semblaient prendre à cœur d'être le meilleur pourvoyeur du Parti.

Sur le plan religieux, les dirigeants et les doctrinaires du Parti ne fréquentent pas l'Église, ni leurs enfants, mais bon nombre d'ouvriers demandent le baptême et les autres actes religieux, à peu près comme la direction du chantier demande la bénédiction des bateaux ! Moins de deux cents adultes fréquentent la messe du dimanche, la plupart ingénieurs et techniciens : la foi est un article importé.

En bref, Paul rencontre une structure de chrétienté dans une situation missionnaire. Il faut satisfaire à des traditions, la plupart du temps vides de foi chrétienne, qui mobilisent beaucoup d'énergie et empêchent d'annoncer Jésus-Christ à d'autres qui, peut-être, le désireraient.

Paul restera quatre ans à Port-de-Bouc. Mais le 3 avril 1960, après deux ans et huit mois de vie et d'apostolat commun, il prend la décision de s'engager à la Mission ouvrière Saints-Pierre-et-Paul comme équipier à part entière. Il opte définitivement pour ce qu'il aimait appeler la rumeur de la Bonne Nouvelle qui doit se répandre dans le monde actuel, un style d'annonce qui engage toute la vie.

Septembre 1957.

Notes de retraite.

15 août 1957 : neuf confessions pour toute la paroisse. J'aurais voulu pouvoir cette première année laisser venir. Voilà qu'il me faut me jeter. Dieu, venez alors.

Parler d'eux à Dieu, bien plus souvent que leur parler, à eux-mêmes, de Dieu.

Messe.

1. Sentiment qu'on est entre les hommes et Dieu, d'une délégation des hommes et d'un appel par Dieu.

2. Compréhension du geste que me fait faire Dieu, qu'Il fait par moi. Réétudier la messe. En faire un des thèmes pour les recollections.

Bréviaire. Y croire. Comment ? Fixer un minimum tenu coûte que coûte. Restant tenu à l'ensemble, évidemment. Le minimum rappelle l'ensemble, dit toutes les fois que possible.

Adoration. Éviter le moment de sommeil (le matin tôt ou en début d'après-midi) et les moments de préparation d'activité. En fin de matinée ? avec un oratoire sur place ?...

Retour à Dieu. En faire un réflexe au cours des déplacements : en vélomoteur, autobus, etc.

Étude. S'y obliger par exigence d'apostolat (si l'étude est une exigence de la vie apostolique). Conférences bibliques, etc. Danger d'un public peu exigeant intellectuellement. On le retourne toujours par la prédication.

Journées de recollections personnelles : une d'étude et une de prière, alternées tous les quinze jours (ce qui est le rythme de la paie). Ne plus penser aux affaires prochaines, mais à ce que Dieu pense de moi.

Liturgie et mission.

N'y aura-t-il pas toujours tension entre liturgie et mission ? Exactement : la liturgie n'est pas *missionnaire* directement, mais seulement au second degré. Elle ne s'adresse et ne peut

s'adresser qu'à des « initiés ». La liturgie demandera toujours une initiation, c'est-à-dire une connaissance minimale de la chose qui est signifiée par le signe liturgique ; exemple : le cierge, objet archaïque pour éclairer ou Christ lumière vivante ; la cloche, sonnerie ou appel à la prière communautaire. Donc *avant* l'assemblée liturgique : l'évangélisation. Mais l'assemblée pousse justement les initiés à l'évangélisation. C'est ainsi qu'elle est missionnaire au second degré.

Le Fils de l'homme.

Le Christ qui vient comme le *Fils de l'homme*, non comme le fils d'Adam. Par ce nom, idée que l'homme, le vrai état de l'homme, c'est d'être sans péché.

Si le Christ est le Fils de l'homme – avec tout ce que cela implique de transcendance au temps –, s'il résume toute l'aventure de l'humanité, alors *l'aventure de l'humanité enrichit chaque phrase de l'Évangile*. Ainsi, le « parce qu'il n'y avait pas de place pour eux » de Luc 2, 7 est médité, enrichi, compris, vécu par le fait d'avoir été refoulé de son logement, de son emploi, par le « on vous écrira », etc.

Pour que le Christ apparaisse comme concernant *ma vie actuelle*, il faut que je me sache pécheur, insuffisant. Ce sens du péché – que ne fait pas apparaître la description du monde cassé par le péché (car c'est toujours le péché des autres : la guerre, la faim, les taudis et le reste) –, peut naître de la présentation même du Christ : il a tant fait et nous si peu.

Ce qui nous pousse à *connaître les gens* : le Christ connaissait le cœur des hommes. Quand il parlait à la Samaritaine, il savait qu'elle avait cinq maris. Nous, il faut l'apprendre.

Situation missionnaire.

1. On voit l'Église du dehors.
2. On découvre davantage le mystère de l'humanité du Christ.
3. On voit le monde non chrétien du dedans. Y découvrir des valeurs.

Fonction prophétique.

Pour que la fonction prophétique ait son incidence sociale dans la réalité humaine d'aujourd'hui :

- le prophète doit être dans la souffrance ;
- le prophète doit être en communauté, en groupe ; un homme seul est emporté, submergé ;
- le prophète doit être un homme libre et fonder sa subsistance sur un travail autonome. Ne peut être ni candidat, ni élu.

Faire, d'une épave, un homme debout, cela retentit plus que la conversion d'un ministre.

Pour être pris au sérieux par les riches, il ne faut pas leur ressembler. Pour être pris au sérieux par les pauvres, il faut leur ressembler. *Le berger s'est fait brebis. Nous suivons l'Agneau partout où il va* (Ap 14, 4).

Si, avant de mourir, le Christ a demandé au Père les raisons de son abandon, c'était pour nous enseigner que *tous les malheureux croient à l'abandon de Dieu quand les hommes les abandonnent.*

La foi.

« La foi est la vraie "femme pauvre". Chaque nation, chaque civilisation, chaque temps lui donnent de quoi se vêtir ; sa robe

est usée quand vient un changement temporel. Il lui faut en recevoir une nouvelle sous peine d'être obligée de rester cachée dans une cave...

« À nous la responsabilité d'inventer, de découvrir un nouvel accord entre la foi et les hommes, d'oser passer pour insolites et originaux aux autres autant qu'à nous-mêmes » (Madeleine Delbrêl, *Ville marxiste, terre de mission*, p. 110).

Le monde, provocation à la sainteté.

Le mystère de Dieu réduit à une place exigüe par l'athéisme ambiant et non conquérant [le matérialisme de consommation].

Au contraire, la rencontre du marxisme tapageur et dynamique appelle le chrétien en dehors de toute prévision, à une prise de conscience brutale : celle de l'importance incomparable de Dieu.

« Le chrétien réalise que si Dieu reste Dieu, que si sa gloire reste sa gloire, des hommes éteignent, dans tout ce qui dépend de leur liberté, les étincelles de cette gloire dont ils sont dépositaires et gérants. La provocation du marxisme au contact du chrétien *vibre* à la plus simple et à la plus grande des vocations humaines : la vocation pour Dieu, la vocation à Dieu; la vocation du religieux de relier soi-même à Dieu et à tout ce qui existe, encore à Dieu.

« D'avance la foi chrétienne remporte la victoire, d'avance le chrétien est plus que vainqueur : il a le pouvoir de glorifier son Dieu. Il peut être heureux d'une joie qui sent la vie éternelle. La tâche qui lui est confiée est beaucoup plus qu'une réparation : elle est un gain de gloire » (Madeleine Delbrêl, *ibid.*, p. 152).

[Vocation religieuse du prêtre.]

Conformer sa vie à sa foi, ce n'est pas seulement meubler son esprit. Croire, c'est devenir autre, pas un autre, mais autre. C'est accepter d'être conforme, tangiblement, à l'homme choisi, trié, séparé, mis à part, que la foi avait fait invisiblement de nous : un homme choisi pour être lié à Dieu et par Dieu à tous les hommes, un homme choisi pour être séparé. C'est accepter notre destin religieux.

Ici, accepter – pour l'amour de Dieu parce qu'il est Dieu, pour l'amour des hommes parce qu'ils sont les *sans-Dieu* – d'être l'homme religieux, c'est assumer le contrepoids de la misère même du marxisme, c'est se prêter à la substitution apostolique la plus nécessaire et peut-être la plus rarement demandée.

Une vie de type religieux est celle d'un homme qui affirme en acte sa préférence de Dieu sur les biens les plus vitaux.

« Il souffrait des maladies de ses sujets plus que des siennes. Car c'est la douleur publique qui fait la douleur des rois et non leur propre douleur » (Stèle de Jayavarman VII, Cambodge ; voir Is 56, chant du Serviteur souffrant).

Je suis venu apporter le feu sur la terre... Mais il faut que je passe par un baptême de sang... Nul ne peut être mon disciple s'il n'est pas prêt à donner même sa vie...

Je l'aime parce qu'il désire l'impossible.

Prière et action.

Votre prière anime-t-elle votre action ?

Votre action se tourne-t-elle en prière ?

Cherchez-vous et trouvez-vous Dieu surtout dans la solitude, ou dans la communauté, dans le service des autres ?

« L'action m'oblige à une prière car elle me fait prendre conscience de mes limites, de mes insuffisances : "Seigneur, aidez-nous, nous périssons... Éclairez nos intelligences, guidez nos actions". Il me semble qu'il est impossible de faire autrement. Ce que l'action détruit, c'est la récitation de certaines prières ou la suppression d'un temps de prière (visite au Saint-Sacrement, chapelet), mais l'action accroît l'esprit de prière.

« Mon action a pris son départ le jour où j'ai compris vraiment ce qu'est la prière : c'est-à-dire que, pour parler à Dieu sans remords, il faut lui raconter quelque chose que l'on a fait pour lui parce qu'on l'aime ; et alors, on commence à aimer les autres, pas avant.

« Notre action est bien souvent étriquée parce que, par suite de la pauvreté de notre prière, nous manquons de carburant. Nous agissons, certes, mais notre action n'est pas l'aboutissement d'une prière vécue. Nous sentons combien nous attendons de nos prêtres dans ce domaine. » (Réponses à l'enquête de la paroisse Saint-Michel de Marseille, 1946.)

Réunion d'équipe.

Qu'est-ce qui nous semble indispensable pour l'évangélisation du monde ouvrier ?

1. L'évangélisation ne peut se faire par des bonshommes isolés, quelle que soit leur sainteté ou leur adaptation. Donc il faut une communauté de chrétiens vivant leur christianisme dans la vérité, c'est-à-dire avec une exigence de sainteté sans cesse rappelée pour les membres de cette communauté. Et donc vérité de sa vie liturgique et sacramentaire, vérité de sa vie de charité.

2. Cette communauté chrétienne s'envisage elle-même *par rapport aux non-chrétiens* et non comme un but à elle-même.

Pour cela :

- *style de vie du prêtre* qui puisse le rendre *crédible* au non-chrétien : pauvreté laborieuse, travail (en grand chantier), adaptation à la mentalité ouvrière ;

- et *laïc* engagé dans les institutions de son milieu (l'engagement du laïc est autant conséquence de sa vie surnaturelle que moyen pour lui de vivre plus fort de cette vie surnaturelle).

Selon saint Paul : fonder l'Église suppose la foi, qui suppose la parole, qui suppose la présence et le témoignage pour être entendue, et cette présence et ce témoignage supposent une communauté de prêtres et de laïcs.

Pas d'action sacerdotale sans une équipe soudée et enracinée dans le milieu qu'elle a à évangéliser : une pensée active, une prière vraie.

Humilité.

La difficile simplicité et humilité d'intelligence. Elle n'est pas dans un équilibre ou une vue juste : la perfection consiste à *faire* ce que dit l'Évangile, à mettre en pratique plutôt qu'à *penser à faire*.

Ce manque de simplicité, d'entraînement à l'amitié... ne vient-il pas de ce grave défaut du prêtre (de l'homme qui a fait des études ?) de se croire arrivé quand il a *pensé, vu* la chose, et non quand il l'a *faite* ?

Exemple : la messe. Ce n'est rien de savoir mieux l'histoire, le sens des gestes... de l'expliquer aux autres. Il faut profiter

des *fruits*. Ainsi la messe comme sacrifice. Ce n'est pas tout de savoir le comment et le pourquoi du sacrifice du Christ sauvant le monde. Il y a à participer à ce *boire le calice* qui est la souffrance (vraie) achevant *ce qui manque à la passion du Christ* ; il y a le travail à *faire* pour continuer la longue rédemption du monde, la victoire sur le péché.

« Nous disons cent fois que nous ne sommes rien, et cependant ce rien nous est si cher que nous quittons sans peine la présence de Dieu pour le considérer, pour l'écouter, pour le plaindre » (Julien Green).

Août 1958, Cîteaux.

Révision de vie .

Aimer Dieu avec extrémité ? Les problèmes de ministère, pour moi d'adaptation, ne sont-ils pas à une place où ils obturent autre chose de plus profond, de plus important – ce désir essentiel, celui de connaître Jésus ?

Prière d'abandon : prière de foi adulte. Quand est finie la période adolescente de la vie spirituelle. Quand on a vu (et mis le nez dedans) son caca, on se résigne *modestement* à sa médiocrité, soit en prenant un job à sa mesure (qui peut être tout, jusqu'à et y compris l'action catholique ou la liturgie ou les *âmes*), soit... en ne faisant plus rien du tout. Ou bien il faut s'abandonner au Seigneur « parce que vous êtes mon Père ». Pouce. Revenir. Les pêcheurs de l'Évangile. Foi plus que raisonnement.

C'est pourquoi je vous rappellerai toujours ces choses bien que vous les sachiez et soyez affermis dans la présente vérité. Je crois juste, tant que je suis dans cette tente, de vous tenir en éveil par mes rappels (2 P 1, 12-13).

Les maîtres mots de la foi.

Il est fidèle, le Dieu par qui nous avons été appelés à l'union avec son Fils, Jésus-Christ notre Seigneur (1 Co 1, 9).

Tant que je n'ai pas tout donné – à Dieu, au monde ouvrier où Il m'a mis –, je n'ai rien donné.

Nous endurons tout, pour ne pas nous exposer à mettre un obstacle quelconque à l'Évangile du Christ (1 Co 9, 12).

Oraison.

« Prier, c'est penser à Jésus en l'aimant.

« 1. Qu'avez-vous à me dire, mon Dieu ?

« 2. Moi, voici ce que j'ai à vous dire...

« 3. Ne plus parler, regarder le Bien-Aimé » (Père Charles de Foucauld).

Quand, un jour, Dieu nous devient personnel, on a besoin d'une prière personnelle pour Le connaître, pour L'aimer.

Mais, neuf fois sur dix, Dieu ne me dit rien, et précisément je ne sais pas quoi Lui dire... Me rendre attentif à la voix du Maître intérieur, m'amener à découvrir moi-même tout ce que je dis à Dieu déjà sans le savoir, tout ce que je voudrais dire.

« Il faut tâcher de vous imprégner de l'esprit de Jésus, en lisant et relisant, méditant et reméditant sans cesse ses paroles et ses exemples : qu'ils fassent dans nos âmes comme la goutte d'eau qui tombe et retombe sur une dalle toujours à la même place » (Père Charles de Foucauld).

« Pour réussir en cette affaire de l'oraison, que l'homme se présente donc avec le cœur d'une vieille petite femme ignorante et humble. Et plus avec une volonté disposée et préparée

à sentir les choses de Dieu, et moins avec un esprit éveillé et attentif à scruter tout : cela est en effet le propre de ceux qui étudient pour savoir et non de ceux qui prient et pensent à Dieu pour aimer » (saint Pierre d'Alcantara, *Traité de l'oraison et de la méditation*).

« Il faut que je me cramponne à la vie de foi... Si au moins je sentais que Jésus m'aime... mais il ne me le dit jamais » (Père Charles de Foucauld).

Tant que nous sommes sur terre, l'oraison se fait mieux par l'amour qui est la volonté que par la connaissance.

Nécessité du travail intellectuel.

Il ne faut pas dire que l'étude est indispensable pour la vie de foi sous prétexte qu'on en a pris l'habitude pendant les années de philosophie et de théologie. La foi ne consiste pas à avoir une spiritualité éclairée, équilibrée et informée. Ce serait nier la vie de foi possible pour des millions d'ouvriers. Dans cet ordre, l'Évangile seul est indispensable, ainsi qu'une réflexion concrète d'Église, selon notre vie concrète.

Mais le ministère de missionnaire demande un travail intellectuel plus fort :

- comme *docteur* chargé d'enseignement : réunions de chrétiens, recollections de quartier ou autres ; journal ;

- comme *pasteur* chargé de guider un troupeau : les événements [politiques] du 13 mai 1958 ont montré notre carence : on s'est ému de n'être pas mêlé à la vie de la cité, avant de s'émouvoir du manque de formation des chrétiens !

- comme *roi* : la vie de foi doit accompagner la vie sacramentelle.

Difficultés de l'apostolat.

Le *malaise* ou le complexe du chrétien devant le monde vient souvent de ce qu'il *s'engage pour* conquérir, pour témoigner... Alors qu'il y a un engagement de l'homme adulte responsable dans le monde profane, engagement que la lumière de la foi peut faire découvrir, mais qui n'est pas sur le plan de l'évangélisation.

[Malaise] quand le lien de la vie intérieure – évangélique – et de l'action temporelle n'est plus vu ; quand le ressort final n'est pas découvert comme la fidélité à la volonté de Dieu.

Août 1959, Cîteaux.

Prière.

« Si Dieu diffère la réponse, c'est uniquement pour nous retenir plus longtemps auprès de lui comme font les pères qui aiment leurs enfants » (saint Jean Chrysostome).

« Il en est de ceux qui prient comme des hommes placés dans une barque et qui halent cette barque en tirant les cordages fixés à un point du rivage. Le rocher ne bouge pas, mais les hommes font avancer la barque en tirant les cordes. Ainsi celui qui prie ne fait pas changer Dieu. Prier, c'est tirer vers Dieu la barque de l'Église » (Denys le Syrien).

« Prier, c'est admettre quotidiennement sa faiblesse » (Gandhi).

« Celui qui cherche Dieu et qui vend tout ce qu'il a sauf le dernier sou est bien fou. C'est avec le dernier sou qu'on achète Dieu » (Proverbe chinois).

Prière de gosse : « Je t'offre mon cœur, je t'offre maman, je t'offre papa... mais pas mon petit lapin ! »

La prière et la radioscopie.

Il faut que le médecin s'habitue à la lumière du *cadran* pour bien voir. Une bonne fracture se découvre vite, mais il faut un quart d'heure pour découvrir des calculs dans le rein, une demi-heure pour voir s'il y a du calcaire dans le cœur... Pour la prière, il faut cette habitude du *cadran*.

[Le salut.]

Pas tellement réfléchir sur ce qu'on est, devrait être et n'est pas. Mais sur l'initiative de Dieu envers moi – et ma réponse.

Les autres qui *attendent le Christ*. Le monde qui l'attend sans le désirer. Pour qu'ils me reconnaissent le droit de *troubler la fête*, il faut que j'aie en même temps *le pouvoir de les dessiller*. Il faut que l'Invisible soit autre chose qu'une référence intellectuelle pour moi : une réalité telle que les autres s'en sentent concernés.

La foi qui sauve, c'est cette adhésion à Dieu. Dans tout acte humain (donc libre) il y a option ou refus de l'absolu. Opter pour l'absolu, c'est peut-être déjà avoir cette foi implicite qui agrège à l'Église invisiblement.

La religion, ce n'est pas ce que nous faisons pour Dieu, ce sont les choses inouïes que Dieu fait pour nous. Nous ne sommes pas chrétiens parce que nous aimons Dieu. Nous sommes chrétiens parce que nous croyons que Dieu nous aime.

Vous irez au ciel, non pas parce que vous serez contents de vous, mais parce que vous serez contents de Dieu.

La mission.

Il y a l'annonce du message. Mais il y a aussi *la rumeur de la*

Bonne Nouvelle qui doit se répandre dans le monde actuel. Et ce n'est pas une question de civilisation, mais d'annonce. Un style d'annonce.

Il faut qu'ils nous apprennent à gagner notre pain pour que nous puissions leur apprendre à gagner le pain de la vie éternelle.

Sermon de mariage.

Comme le vin, l'année de la récolte, bouillonnant. On a peine à le tenir dans les tonneaux, les bouteilles, il déborde. On ne dit pas qu'il n'est pas bon. Si d'ailleurs on le boit, il monte vite à la tête. C'est un vin *généreux*. S'il n'était pas généreux, il ne serait pas un bon vin. Ainsi votre amour d'aujourd'hui. Mais le vrai bon vin est celui qui n'est pas d'aujourd'hui. Il faut certaines conditions, certains efforts, pour votre amour aussi.

L'apostolat à tout prix : verser le vin à côté du verre.

Août 1960, Cîteaux.

Générosité ?

Après trois ans [de vie sacerdotale], je dois me donner davantage. Non parce que je suis devenu plus généreux, mais parce que je le suis moins. L'ai-je été pour Dieu vraiment ? J'ai toujours fait ce qui m'a intéressé. Je ne l'ai peut-être pas recherché (et encore), mais je l'ai eu. Des fautes évidentes me montrent mon égoïsme. Fautes évidentes comme la lumière de Dieu. Mon Dieu, montrez-moi ce que vous attendez de moi.

« Je fais le plus de choses que je peux par amour pour me reposer d'en faire tant par nécessité » (Marie Noël). Et les choses nécessaires qu'on peut faire par amour ?

Tant qu'on n'a pas fait *voir* le Christ... on n'a rien fait. Le témoignage des saints.

Chasteté.

À relire en vacances, dans les temps plus « libres » : *Je traite durement mon corps, je le tiens en esclavage, je fais du pugilat, de peur qu'après avoir été un guide pour les autres, je ne sois moi-même disqualifié* (1 Co 9,27). Étant entendu que ce pugilat est une sublimation (bienfait de la psychologie moderne) et que cette sublimation suppose la pénitence.

C'est un problème d'amour du Christ. Je peux être inébranlable dans des convictions intellectuelles chrétiennes, je peux être tout donné (tellement que, pendant certaines périodes, cela peut être comme si « on me les avait coupées »). Je peux être totalement obéissant, etc., et tomber au plan chasteté si je n'ai pas cette attache du *cœur* avec la personne du Christ.

Pour cela, prendre le temps de prier *affectueusement* avec Lui.

Ne pas passer un jour sans désirer Le *voir*.

Voici l'Agneau de Dieu.

Rien pour se défendre. Un chien, un loup, ça mord ou ça aboie ; une gazelle, ça sait courir ; une chèvre, ça a des cornes... mais un agneau ! C'est une proie. Ça ne sait que se faire tondre et se faire tuer. Le Christ s'est fait notre proie après s'être fait la proie de Dieu.

Voici l'Agneau de Dieu ! C'est ainsi que Jean-Baptiste le présente pour la première fois au monde. C'est l'animal offert. On n'a jamais dû le chasser. Mais du méchoui des Arabes aux

premiers sacrifices à Sumer, c'est toujours le mouton qu'on a *sacrifié*.

Le pasteur s'est fait agneau (Apocalypse).

Les petites choses.

Ce n'est qu'un moyen d'aimer. Pas un but. On peut aimer infiniment sa femme, son ami et être très distrait, brouillon ou pagailleux de telle sorte qu'on fera mal une série de petites choses... Quelqu'un d'autre peut être très tatillon sur la place des choses, l'horaire de sa journée et n'être que méticuleux... ou maniaque. Le culte des petites choses peut même dispenser, à un peu trop bon compte, d'en faire de grandes. Et il est certain qu'objectivement il est plus grand de bâtir des cathédrales pour Dieu que d'éplucher des patates pour le même Dieu. Ce qui peut varier – et varie en effet –, c'est la qualité d'amour.

« Faire les *petites choses* comme grandes à cause de la majesté de Jésus-Christ qui les fait en nous et qui vit notre vie. Et les grandes comme petites et aisées à cause de sa toute-puissance » (Pascal).

« Prenez, Seigneur, et recevez toute ma liberté, ma mémoire, mon intelligence, toute ma volonté. Tout ce que j'ai, je l'ai reçu de vous ; je vous le rends, Seigneur. Tout est vôtre, disposez de tout à votre volonté. Donnez-moi seulement votre amour et votre grâce. Je ne demande rien de plus » (saint Ignace de Loyola).

Sainteté.

Une vie organisée pour la sainteté. Que la sainteté ne soit plus cette exception, cette recherche un peu tendue, l'empê-

cheuse de tourner en rond à laquelle il faut bien faire une place, forcément, « vu notre état », « vu l'état du monde »... Non, non, rien *vu* du tout ; à cause de rien, si ce n'est de Dieu ; vivre *naturellement* avec Dieu. Et faire les sacrifices pour.

« *Le saint*, ce n'est pas quelqu'un de parfait, ce n'est pas quelqu'un de valeur, c'est quelqu'un qui ne vaut rien, qui n'est rien. Mais par ce rien Dieu passe comme l'eau d'une source par le vide grand ouvert d'un conduit » (Marie Noël).

La prière constante soutient, comme la masse de l'océan soutient la nage.

Mission.

Malaises apostoliques ! « Les femmes aussi ont des malaises, ça ne les empêche pas de faire des enfants » (Léon Enne).

Une des contributions de la Mission à l'Église : *envisager l'homme dans sa totalité*. Et à cause de cela, ne pas faire le catéchisme, le camp, le mouvement, en fonction seulement du message évangélique d'une part, et de la psychologie de l'âge ou du milieu d'autre part. Mais voir – le plus clairement possible – ce que sont les difficultés d'une foi adulte dans notre monde et donner, progressivement et avec toutes les adaptations nécessaires, l'équipement nécessaire.

Pour moi, un *apôtre* est celui qui donne autorité à son enseignement par sa joie de croire ce qu'il enseigne... La qualité de sa foi est à l'origine de l'efficacité de sa parole.

Est-ce que je parle toujours de Dieu de telle sorte que l'homme n'est pas diminué ?

Est-ce que je ne parle jamais de l'homme de telle sorte que Dieu reste caché ?

Conversion dans un paganisme postchrétien.

Il faut présenter une religion purifiée de ses contrefaçons. Une de celles-ci est une notion juridique du péché. Mais le néophyte a par ailleurs besoin d'une loi imposée à sa conscience, car moralement il est un enfant ; il a besoin d'une autorité qui le forme. Or c'est précisément cela que son milieu d'apostasie postchrétienne rejette le plus énergiquement. Nécessité pour le missionnaire d'être à la fois fraternel et exigeant, copain et chef, cherchant le salut et sauveur.

Infidélité postchrétienne.

On baptise avec la présomption du développement ultérieur de la foi par l'éducation chrétienne. Or l'on sait que cette éducation sera très difficile. On marie avec la présomption d'une union conjugale stable ; or l'ambiance rend la vie conjugale pleine de risques. On donne l'extrême-onction à un malade dans le coma avec la présomption qu'il a eu une certaine contrition avant ce coma, etc. Cela fait beaucoup de présomptions. Si ce n'est pas manquer de loyauté devant Dieu, il peut y avoir une apparence de déloyauté devant les hommes. Ne devrait-on pas retourner la présomption et tenir compte des *vœux* de sacrements ? Ainsi le gosse dont on demanderait le baptême sans garantie suffisante serait seulement inscrit comme catéchumène, membre *in votum* de l'Église, sauvé en cas de mort... Ce catéchuménat déboucherait sur le baptême, soit à douze ans, soit à dix-huit ans, soit à l'âge des fiançailles.

Le faux intellectualisme.

C'est un défaut très courant chez les intellectuels (pourtant je

n'en suis pas un, après en avoir reçu un peu la formation) d'admirer si pleinement une doctrine, d'y adhérer en esprit et de cœur à tel point qu'on se fait illusion à soi-même, qu'on croit la pratiquer et que finalement on ne fait rien. Cela donne le vertige, tellement c'est vrai ! Parce que j'admire l'oraison, je crois la pratiquer, parce que je reconnais l'urgence de l'ascèse, de la pénitence, je me crois mortifié... Idée du Père de Montcheuil, dans *Le Royaume et ses exigences*.

Recherche de Dieu.

L'hypocrisie est l'obstacle majeur à la confession : *un cœur double*. La confession doit aider à une certaine transparence.

Si Dieu est Dieu, il nous déborde de toutes parts. Il faut donc que ce soit Lui qui vienne.

« Mon Dieu, comme Tu es près de moi et comme je suis loin de Toi... »

Avril 1961.

Évangélisation.

Il s'agit toujours de découvrir Dieu à travers un homme. Il est aussi difficile de découvrir le Fils de Dieu dans cet homme couché à l'avant d'une barque, dans cet évêque habillé de pourpre et coiffé de mitre, dans ce militant généreux, certes, mais si étroit d'esprit...

« *Quand les pauvres sont évangélisés, les pauvres deviennent les premiers évangélisateurs de ceux qui leur portent l'Évangile* » (Jacques Lœw).

Nous savons où se trouve l'Église. Mais nous ne savons pas où elle ne se trouve pas.

Évangéliser. « c'est dire à un homme : toi aussi, tu es aimé de Dieu dans le Seigneur Jésus. Et pas seulement le lui dire, mais le penser réellement. Et pas seulement le penser, mais se comporter avec cet homme de telle manière qu'il sente et découvre qu'il y a en lui quelque chose de sauvé, quelque chose de plus grand et de plus noble que ce qu'il pensait, et s'éveille ainsi à une nouvelle conscience de soi. C'est cela, lui annoncer la Bonne Nouvelle. Tu ne peux le faire qu'en lui offrant ton amitié » (Dr Ditcher).

Prière.

« Il faut toujours prier » est inséparable de « Je fais toujours ce qui lui plaît ». Finalement, cela veut dire la même chose. Et c'est l'aspect contemplatif joint à l'aspect apostolique de nos vies.

Ce n'est pas du tout : « Qu'est-ce qu'il y aurait à faire pour répondre aux besoins ? » mais, vu ma réaction, mes qualités, mes possibilités, « qu'est-ce que Dieu attend de moi aujourd'hui ? ».

Pour la mission : si l'on aime le Seigneur, on peut être envoyé (« Pierre, m'aimes-tu ? »). Je n'aurai jamais confiance en moi. Mais savoir que, puisque je suis là, Dieu me donne sa force pour accomplir son travail. Ce n'est que mon orgueil qui empêche la transparence à cette force-là, toujours efficace.

Ce ne peut pas être moi qui produis *la prière* : cette prière qui seule plaît au Père, celle du Christ. Ce n'est pas la terre qui produit la graine, ce n'est pas l'activité du jardinier qui produit les fleurs et les fruits. Avoir foi en la prière du Christ en

nous, la foi du paysan qui croit à la semence. Patience paysanne aussi qui sait attendre l'été pour moissonner les récoltes.

Mais les tracteurs et les machines agricoles occupent plus le paysan que la semence...

La ferveur de la vie spirituelle, cette qualité de chaleur, de vivacité actuelle et consciente qui fortifie l'esprit et le dispose à dominer les entraînements spontanés du corps et des sens, cette ferveur ne peut pas exister sans aliments. Ce n'est pas une ferveur sensible, c'est la ferveur de l'esprit dans la foi et celle de la volonté dans la charité (cette *ferveur* est essentielle à une vocation *missionnaire*). C'est comme l'eau chaude ajoutée au vin dans la liturgie byzantine.

[Être chrétien : une vie avec ses exigences.]

La vie chrétienne est vie : le Credo par exemple n'est pas un catalogue de vérités à croire : il n'y est pas fait mention de l'eucharistie, entre autres. Mais dans le Credo, *mouvement de Dieu par rapport aux hommes*.

Pas de foi sans changement, sans retournement. L'équipe me signale : mon ton hautain coupant aux autres l'envie de parler ; mon ironie, la mise en boîte des autres ; une certaine pédanterie, un manque de modestie dans l'information... Très vrai toujours !

Nous menons *une double vie* : celle qui s'impose à nous par tous les pores de notre être de chair, la vie tout court, la seule qui ait un sens pour la masse des hommes. Et il y a l'autre vie, celle que nous nous imposons au nom de notre foi en des réalités invisibles.

La vie sensible se trouve alimentée comme d'elle-même et

souvent malgré nous. La vie de l'esprit ne s'alimente à peu près jamais sans un effort personnel et conscient de notre part.

Pourquoi je vis ?

Je t'ai glorifié sur la terre. J'ai achevé l'œuvre que tu m'avais donnée à faire. J'ai manifesté ton Nom aux hommes (Jn 17, 4.6).

ROUBAIX

31 juillet 1961 - 12 janvier 1962

Totalement engagé à la Mission, Paul devait posséder un vrai métier manuel. Il fut décidé qu'il ferait une formation professionnelle d'adulte. Pour que la chose reste discrète et qu'il connaisse un autre milieu ouvrier que celui du midi de la France, il s'inscrivit à Roubaix. Il était bien entendu qu'il devait revenir au bout d'un an à Port-de-Bouc après son stage : six mois d'école, six mois de travail en usine.

Les six mois de Roubaix représentent une courte durée, mais furent un temps de précieuse découverte. Du travail manuel, Paul connaissait surtout la peine physique : la laine de verre qui se pique en d'innombrables aiguillons dans la peau et les bronches, la pelle, la pioche, l'accident du travail, la chaleur insoutenable du four.

À la Formation professionnelle des adultes, il est frappé de l'horizon étroit de ses compagnons. Plus que pays de mission, il découvre, à l'école, au restaurant, dans le quartier, un pays de sous-humanité : l'homme devenu esclave de son propre travail et qui cesse de s'appartenir au profit de l'objet qu'il fabrique.

La chambre pour célibataire, le quartier assez sinistre, le sous-développement de l'esprit vide de tout autre chose que du rendement, contrastent avec les organisations ouvrières puissantes et organisées, avec une chrétienté et des mouvements d'Action catholique par ailleurs florissants.

La mission est aussi urgente à Roubaix qu'à Port-de-Bouc, mais à Roubaix, peu en sont conscients. Et la mission consiste-t-elle seulement à l'attention portée aux autres, à les faire réagir ? Jésus n'a-t-il pas révélé les plus profonds mystères à la Samaritaine ? C'est là, pour Paul, le débat essentiel.

Stage de Formation professionnelle des adultes.

Mission.

Je suis là pour que mes compagnons de travail connaissent l'amour de Dieu pour eux. Cette volonté, cette mission, est la seule raison de ma présence. Je dois l'affermir constamment dans la prière, au travail même. Et à cause de cela, je suis sûr que Dieu agit efficacement. Car « tout ce que vous demanderez en mon Nom, je le ferai ». Je suis là pour demander. C'est ma seule joie et... elle est parfaite.

À l'Église des Thessaloniciens qui est en Dieu le Père et dans le Seigneur Jésus Christ (1 Th 1, 1). Voilà où elle est, l'Église – et ma vie d'Église, ma vie tout court : cachée dans le Christ ! Seulement, je ne « profite pas beaucoup de la vie » ; les gens ont raison finalement quand ils nous le disent ; plus raison qu'ils ne le pensent ! Si je savais davantage vivre au niveau de « là où est la vie », cela se verrait probablement davantage.

Le danger aussi : écœuré de ne vivre qu'en surface, penser que c'est vivre en profondeur que de réfléchir et de penser, que c'est vivre avec le Christ de seulement penser à Lui.

Tout saint Paul, toute la *vocation missionnaire* : que Dieu est premier, et non pas l'homme. Sagesse de Dieu opposée à la

sagesse vaine du monde grec (épîtres aux Corinthiens). Salut et justification par Dieu, non par les œuvres des hommes, fussent-elles obéissance rassurante à la Loi (épîtres aux Galates et aux Romains).

Les pauvres de Dieu.

Nous sommes comme cette petite fille qui jouait dans le ruisseau avec une pauvre poupée qui était sa seule propriété. Quand des garçons la lui ont prise pour s'amuser au ballon avec, la fille s'est assise sur le trottoir et a dit : « Ma pauvre Monique, tu n'as plus rien, heureusement que tu t'as ! » C'est le *dernier sou*, celui avec lequel on achète Dieu.

« *Le premier des principes pédagogiques, c'est que pour élever quelqu'un, enfant ou adulte, il faut d'abord l'élever à ses propres yeux* » (Simone Weil, *La Condition ouvrière*). Voir le sentiment de la « dignité du jeune travailleur », de la personne humaine.

« *Les malheureux n'ont pas besoin d'autre chose en ce monde que d'hommes capables de faire attention à eux* » (Simone Weil).

Le travail.

C'est une naïveté de dire que c'est ce qui marque le plus la vie ouvrière (la famille, les relations ont, par rapport au travail, beaucoup plus de place dans la vie d'un médecin, d'un avocat, d'un étudiant). Mais pour nous, c'est là – et là seulement – que nous sommes au niveau de l'ouvrier. Dans le travail à plusieurs, mais côte à côte, on se révèle ce qu'on est. On est à égalité, sans les mots pour faire illusion. Et c'est seulement quand

on causera travail qu'on parlera du seul fonds commun. Tous les autres sujets de la vie obligeront plus ou moins l'autre à se mettre à la place de l'interlocuteur, à passer à un autre niveau...

Soyez accueillants les uns pour les autres, comme le Christ le fait pour vous à la gloire de Dieu (Rm 15, 7).

« Je mettrai mon œil dans ton cœur » (Dieu à Ézéchiël).

Situation de mission.

« Elle t'apprécie, la fille des « Routiers »... Si, si, tu lui réponds bien. Tu es marié ? »

Sur quel *accident* dire que je suis prêtre ? le mariage ? les filles ? l'argent ? une réflexion sur les curés ? Parce que tout cela est un trop petit côté des choses, je serais tenté de ne rien dire, rien dire avant qu'ils soient capables de comprendre. J'ai d'ailleurs assez d'alibis pour ça (j'ai déjà travaillé, je suis dans le Nord pour le travail, je suis en garni et ma famille est dans le Midi). Seulement, comment cacher l'essentiel ? Eux me disent leur famille, leurs filles, leurs maladies, leurs projets. Je ne serais pas loyal de ne pas leur dire les miens. Seulement à leur niveau. Et vis-à-vis de l'Église, du Christ, ce sera l'accidentel. En souffrir, ne pas s'y résigner, mais l'accepter aussi avec réalisme.

La fille qui nous sert ne doit pas avoir beaucoup plus de vingt ans. Il paraît qu'elle est mariée, mais son mari est au service. Elle dit : « Moi, après le souper, j'en ai assez, je vais me coucher. – J'irais bien me coucher avec vous. – Dis, je suis mariée, moi ! » Une fois qu'elle est partie : « Elle ne nous fera pas croire qu'elle n'a pas d'homme pendant que son Jules est en

Algérie. – Qu'est-ce que t'en sais ? – Tu as déjà vu une femme qui se passait d'homme pendant un an ? – Oui, et peut-être davantage que d'hommes qui se passent de femmes ! – Ah, ça, d'accord... »

Si courant, si quotidien qu'on n'aurait plus le courage de le relever. Mais je pense tout à coup que selon toute vraisemblance tous ceux qui participent à cette conversation se marieront à l'Église.

Ou nous vivons sous la foi, et une telle conversation ne doit pas se tenir avec le sérieux qu'elle a eu. Ou nous sommes sans foi, et se marier à l'Église est une comédie...

Regard missionnaire.

« La moindre lumière qui vient à vos camarades de travail dans le vrai sens de leur vie d'homme, vous avez le devoir d'y reconnaître la "présence de Dieu". Il n'est pas nécessaire que Dieu ait dit son Nom à celui qu'Il stimule, pour que vous Le reconnaissiez, vous *qui savez*.

« Un geste humain sain, vrai, c'est la grâce qui fait sa route. C'est là que Dieu est rendu pour le moment. C'est donc là qu'il faut vous-mêmes Le rejoindre pour L'aider et non au-delà.

« Vous ne devez ni ignorer que Dieu, par là, vise plus loin, ni ignorer qu'Il est là pour l'instant et qu'il faut marcher à son pas » (Mgr Garrone).

Les dominicains d'Hellemmes : Jacques S., PP. Robert, Charles, quatorze ans de vie ouvrière. « Une de nos idées-forces, c'est que la charité crée avec les gens envers qui elle s'exerce des liens humains aussi profonds et aussi forts que

ceux du mariage. Quitter ces gens, les laisser tomber d'une manière ou d'une autre, c'est divorcer – c'est contraire au plan de Dieu. Si nous n'étions pas "mariés" avec les gens d'Hellemmes, nous partirions ailleurs, nous nous occuperions aussi des techniciens et des ingénieurs... Mais nous sommes mariés avec Hellemmes. Même pour la formation de prêtres ou de religieux, les faire changer de poste ou voyager, c'est se moquer des gens... »

L'effort de pensée.

Un million d'hommes attelés à la fabrication d'un engin à hélice destiné à aboutir dans la lune ne progresseront pas d'un pouce en mille ans. La conception de la fusée est un préliminaire indispensable. Il en va de même pour l'évangélisation...

L'effort de prière.

Me laisser porter, *moment après moment*, par le courant bien concret de la volonté divine ; utilité des retours à Dieu pour ça. Le pessimisme, la lâcheté, viennent d'impressions et de prévisions qui n'ont rien à voir avec la réalité la plus humble, la plus simple, et toujours supportable du moment présent. Dans une vie avec moins d'occupations ou de responsabilités, on s'en rend compte mieux par l'idiotie des prévisions (tel achat, tel emploi du temps). Au moment de la prière, ce n'est pas la préoccupation du moment présent qui écarte de Dieu, mais celle de l'avenir.

RÜSSELSHEIM AM MAIN

20 janvier - 1^{er} août 1962

Pour comprendre la route en zigzag des étapes suivantes de la vie de Paul - Allemagne, Toulouse, Brésil - il faut les replacer dans le contexte d'un groupe naissant et qui grandit. Où implanter de nouvelles équipes ? Pour saisir sur le vif la diversité des conditions et des mentalités de la vie ouvrière, faut-il aller à l'étranger ? Choisir une région à haut niveau industriel ? Penser aux pays en voie de développement ?

En 1961, deux équipiers de la Mission étaient partis comme travailleurs sur les chantiers pétroliers du Sahara. Là-bas, ils découvraient, avec la supertechnique des forages, le monde des travailleurs nomades, ceux qui passent d'un continent à l'autre, leur solitude malgré le confort, les répercussions familiales de ce mode de vie.

De ces recherches de la Mission Saints-Pierre-et-Paul, Paul sera chaque fois le premier à subir les conséquences : c'est qu'il est de beaucoup le plus mûr, le plus capable d'implanter une équipe nouvelle.

À sa sortie du centre de formation de Roubaix, quatre pistes s'enchevêtrent : la France, l'Allemagne, le Sahara, le Brésil. Où aller pour compléter son apprentissage ? Finalement, c'est aux usines Opel, en Allemagne, que Paul aboutira pour valider son diplôme par six mois de travail en usine.

La Gesellschaft Opel compte cent trente mille ouvriers dont

trente-cinq mille dans cette seule usine de Rüsselsheim am Main qui sort quatre cent mille voitures par an (dont la célèbre Kadett). Paul est affecté à l'entretien dans un atelier de deux mille ouvriers très qualifiés. Il admire la parfaite organisation du travail, l'accueil plein de chaleur des ses compagnons, la déférence des chefs.

Mais il vit aussi, et dans sa propre peau, la détresse du travailleur étranger : perdu devant les papiers à remplir, et qui, pour la quatrième fois, ne saisit pas les explications données ; la gêne pour demander l'outil le plus quotidien ou l'endroit des toilettes parce que le mot vous échappe ; l'effort constant pour essayer de comprendre, le fait de parler comme un enfant de trois ans ! Le travailleur étranger, c'est la forme moderne de l'exil et qui tend aux mêmes résultats que, dans la Bible, pour Israël déporté.

Paul quittera avec regret l'Allemagne : il y a trouvé un beau travail d'homme, il y a connu un accueil plein de délicatesse. Il a noué amitié avec les cinq prêtres chargés des cinquante mille habitants de la paroisse : ils sont disponibles, fournissent un gros effort pour le culte, assurent chacun en moyenne trente-cinq heures de cours de religion par semaine dans les écoles et centres d'apprentissage.

Mais pourquoi alors un tel désert spirituel à l'usine ? Sauf deux ou trois compagnons « catholiques » de l'atelier qui lui parlent de médailles ! Est-on trop installé ? trop heureux ?

Ouvrier à l'usine Opel.

Mon frère, le travailleur étranger (Lettre aux équipiers de la Mission Saints-Pierre-et-Paul, 8 mars 1962).

Il y a d'abord les difficultés pratiques du début. Je mets du courrier dans une magnifique boîte aux lettres qui se révèle être celle d'un agent d'assurances, et non celle de la poste. J'insiste pour avoir des timbres dans une banque, etc.

Ajoutez à cela les difficultés des démarches d'embauche, de la visite médicale, l'affrontement de multiples bureaux pour les papiers nécessaires à l'étranger qui veut travailler. Ainsi, je suis retourné plusieurs fois à la mairie, jusqu'à ce que l'agent de service ait changé : le premier m'avait expliqué trois fois une chose que je n'avais pas comprise, et je n'osais pas le lui redemander une quatrième.

Il y a la gêne pour demander l'outil le plus quotidien, et l'endroit des toilettes, parce qu'il vous manque soudain le mot indispensable. Maintenant encore, pour un travail, je préfère souvent me passer de l'outil plus adapté, mais dont j'ignore le nom, plutôt que d'affronter le magasin et de pénibles explications.

Il y a le petit sourire et les *ja, ja* lâchés à tout hasard, par lassitude, et qui sont mal tombés... Après, je rigole de tout cela. Mais je crois que pour un travailleur plus âgé ou pour une femme, c'est très éprouvant. Surtout qu'il se trouve vite quelqu'un pour vous faire sentir que, tout de même, vous n'êtes pas très, très malin.

Le climat et la nourriture ne me causent pas d'ennuis, mais je vois bien que cela peut être une autre épreuve. À l'atelier, deux Marocains, musulmans, viennent de repartir sous de meilleurs

cieux : « Ici nous ne pouvons rien manger : il y a du cochon partout ! » De fait, cela les exclut de tous les restaurants et cantines. Ils disent avoir maigri de dix kilos en deux mois. Pourtant, ils mangent du fromage toute la journée. Là encore je sens l'étonnement et le reproche silencieux des autres : « Ce climat, cette nourriture, nous les supportons bien, nous ! S'ils le voulaient vraiment, ils s'y feraient. Mais ce sont des gars qui ne tiendront jamais une place... »

On est ensuite pris par le silence et la solitude. Les affiches, les journaux, la radio, et les plus simples astuces des copains se taisent. La journée passe sans que l'on ait compris plus de trois ou quatre phrases, banales évidemment. Et la semaine se passera normalement sans que l'on ait entendu une phrase dans sa langue, sans que l'on en ait dit plus de trois ou quatre. À table, je ne sais comment rire ou ne pas rire quand tout le monde rigole, et j'alourdis évidemment l'ambiance en ne pouvant pas participer à la conversation. Au travail, certains viennent vers moi avec le désir manifeste de me dire quelque chose. Devant la difficulté, ils renoncent et ne reviendront plus. Encore tout cela est-il atténué pour moi parce qu'à l'atelier, certains connaissent quelques mots de français. Mais je pense aux Grecs arrivés récemment à l'usine... Si je parle, je parlerai comme un enfant de trois ans. Inconsciemment, on me traitera comme tel, pour m'aider aussi bien que pour m'engueuler. Mon voisin de tour, lui, me parle encore comme on parle à un sourd-muet, c'est-à-dire soit en criant, soit en articulant silencieusement avec force grimaces le mot inconnu : deux procédés qui n'arrangent rien. Quand un ouvrier d'un autre service vient

faire une réparation et qu'il s'adresse à moi sans me connaître, il se trouve quelqu'un de charitable pour vite venir lui dire : « Demande pas à lui, il ne comprend rien à ce qu'on lui raconte ! », et l'autre de s'excuser comme s'il avait dérangé un malade mental.

Et puis, il y a les moments de fatigue : il faut un effort constant pour essayer de comprendre, pour se traduire ce que l'on va répondre. Si le travail ne va pas tout à fait bien, ou si je suis dans les dernières heures, je ne fais plus cet effort. D'où l'impression que je dois donner de ne comprendre que lorsque je le veux bien. Et quand c'est l'autre qui est fatigué, il s'énerve et pense : « Il n'est pas drôle à la fin, celui-là ! Il ne peut pas parler allemand comme tout le monde ? »

Enfin, il y a la curiosité. Ainsi, avant d'être Paul, je suis le Français, c'est-à-dire, ici, un type intéressant, un riche (un peu comme serait jugé en France un ouvrier hollandais, suisse ou belge), certainement mieux reçu que l'Espagnol ou l'Italien. Alors ce sera : « Et ça, en France, comment c'est ? » Cette curiosité, qui flatte d'abord, et que les autres croient sûrement partie d'un bon mouvement d'ouverture, fait finalement peser le sentiment que l'on reste étranger : je suis français, je ne suis pas de chez eux et je ne le serai jamais – ils n'ont pas besoin de moi. Et de se dire : « Au fond, c'est un groupe d'hommes bien particulier qui a besoin de moi et dont j'ai besoin : mes concitoyens. Pourquoi ne pas retourner chez eux et m'y cantonner, avec moins d'ambition ?... »

Je ne sais s'il existe des pays où les étrangers ont vraiment modifié la vie, les coutumes de l'ensemble. Ici, je crois que, ou

ils s'intègrent et deviennent allemands – se coulant peu à peu dans les habitudes et les façons de penser –, ou ils restent étrangers, et c'est le plus fréquent. Ils s'équilibrent alors tant bien que mal par un rattachement à leur pays d'origine, grâce à des voyages ou à un petit milieu de concitoyens.

Je me demande s'il ne faut pas avoir le désir de suivre les conseils évangéliques – ce qui ne peut être exigé de tout le monde – pour se faire peu à peu un cœur universel, qui se sente vraiment partout avec des frères, partout chez lui. Et, comme sur ce chemin-là, on est longtemps dans les premiers mètres... Tout cela nous fait toucher nos limites qui sont bien proches, et nous remet à notre vraie place qui est étroite.

Vendredi saint 1962.

La Croix.

Comme un surgeon il a grandi devant nous, comme une racine en terre aride. Sans beauté ni éclat, nous l'avons vu, et sans aimable apparence (Is 53,2).

Tous les mots indiquent la médiocrité. Ce sont nos actes les plus cachés, les plus simples, les plus indifférents, les plus quotidiens, qui sauvent le monde davantage que nos *jolis coups*...

Nous sommes trop habitués à voir la mort du Christ, à travers saint Paul, comme l'événement cosmique qui fit basculer l'histoire du monde... Les évangélistes eux-mêmes (surtout saint Jean) ont construit leur récit en la préparant, en donnant déjà leurs dimensions surnaturelles aux événements.

Mais à considérer les faits, cette mort a dû passer presque inaperçue ! À en juger par le monde qu'il y avait à l'arres-

tation, au pied de la Croix... Les colportages, qui tenaient lieu de journaux, n'ont pas dû en faire grand cas ! Quelle différence avec tel ou tel miracle : Cana, la résurrection de la fille de Jaïre, ou celle de Lazare, la multiplication des pains... Et le procès : un procès sans témoin de choc, ni plaidoirie, ni délibération du jury... tout juste les démarches auprès des bureaux compétents (Pilate, Hérode) pour que les papiers soient en règle. Quant au fait de clouer un homme nu sur un morceau de bois et de le laisser mourir au soleil devant tout le monde, nous ne devons pas le juger avec notre mentalité du XX^e siècle. À cette époque, peu d'hommes défendaient « la dignité de la personne humaine » ! On crucifiait... couramment : six cents pharisiens crucifiés en 80 avant Jésus-Christ ; le jour du Christ, ils étaient même trois ! Presque une mort banale !

En tout cas, une mort *petite*, comme la naissance à Bethléem : là encore nous sommes trop habitués à la voir à travers les mages et les crèches...

Et c'est ce qui a sauvé le monde !

« Es-tu le Christ, le Fils de Dieu ? – Je le suis. – Il a blasphémé, il mérite la mort. » Et nous disons : c'est cette même condamnation qui est prononcée tous les jours par l'incroyance. Mais nous savons bien que ce n'est pas vrai ! Les Juifs étaient un peuple religieux. Dieu s'incarnant était le scandale. Mais maintenant, qui criera au blasphème ? Pour que cela se produise, il manque deux événements essentiels : que l'Église porte cette affirmation de la filiation divine au peuple, que le peuple pose la question, puisse la poser. Mais il y a cette distraction monumentale...

1^{er} mai.

« N'est-ce pas le fils du charpentier ? » Cette question-là se pose toujours et c'est un des bons scandales. Les fils de Dieu – du Christ à l'Église – ne devraient-ils pas être de ceux qui vivent le ciel sur la terre ? Et installent le ciel sur la terre ? Or chacun sait que le ciel, c'est essentiellement ne pas travailler. Les Juifs le pensaient, et ceux qui s'estimaient les meilleurs (scribes et pharisiens) auraient pensé déchoir de leur vie religieuse en travaillant : la vie devait être un sabbat perpétuel. D'où leur scandale devant le Christ. Les Arabes, beaucoup de Méditerranéens, voient toujours, dans le repos, leur vraie vie. Mais le Christ, l'Église, continuent de vivre non pas le ciel sur la terre, mais la vie de fils de charpentier. Son œuvre essentielle n'est pas, bien sûr, la charpente. Mais elle n'est pas non plus la réduction du temps de travail et l'aménagement d'un ciel sur la terre. Son œuvre essentielle de remise en amitié avec Dieu se fait dans une condition de fils de charpentier.

Ascension.

Voilà bien notre fête ! L'absence du Christ. L'espérance, le désir charnel de le voir. Et Lui : « Partez dans le monde entier... » en donnant des signes de ma présence. Il y a aussi : « Il leur reprocha leur manque de foi et leur entêtement à ne pas croire. »

La Pentecôte, c'est déjà la Parole triomphante, les baptêmes en série... Entre l'Ascension et la Pentecôte, il y a la certitude de la victoire du Saint-Esprit ; mais, pour nous, les pentecôtes qui chantent sont pour demain... pas pour aujourd'hui !

[Unifier sa vie.]

L'unité de ma vie ne sera recherchée vraiment que dans la mesure où je purifierai les motifs de mes actions les plus simples et quotidiennes : essayer de témoigner du Christ dans ce que je fais et non essayer de faire quelque chose parce que je dois témoigner du Christ...

S'il n'y a pas d'ascèse dans ta vie, il n'y a pas d'amour.

Nul ne peut servir deux maîtres. C'est aussi l'expérience de ceux qui sont *gâtés par la vie*. Les plaisirs sont plus dévorants que le travail, et jouir de son superflu est plus exténuant que de gagner son pain.

Pauvreté.

Ce n'est pas tactique « pour faire tomber des barrières, combler un fossé ». C'est uniquement pour manifester la transcendance de Dieu.

La charité.

Ce n'est pas donner (un peu ou beaucoup). C'est se donner. Donc pas de son superflu (un peu ou beaucoup) mais de son nécessaire. Et elle n'a pas besoin d'écriteau, car n'importe qui sent aussitôt la différence.

Quels sont les gens qui me facilitent le plus la vie, qui me montrent, en tant qu'étranger, le plus de charité ? Pas ceux qui savent le plus de mots français, ni ceux qui aiment le plus la France et en sont le plus curieux. Ni ceux qui vous reprennent à chaque mot sous prétexte de vous apprendre le bon accent. Ni ceux qui se croient toujours obligés de s'occuper de vous et de vous faire faire la gymnastique de parler leur langue pour vous

dire des choses absolument insignifiantes sur le temps qu'il fait.

Exercent une vraie charité ceux qui me considèrent comme un homme comme les autres, simplement, qui sont attentifs aux moments de fatigue pendant lesquels il ne faut pas demander d'efforts inutiles, et aux moments d'ouverture où l'on se mêlera volontiers à la conversation, où l'on sera heureux d'apprendre une expression nouvelle...

Tu ne fais pas croire à ta vitalité parce que tu parles beaucoup (tu montres au contraire ta faiblesse), mais parce que tu sais *écouter*.

Interrogations sur la Mission Saints-Pierre-et-Paul.

Ne faudrait-il pas *chercher notre essentiel* hors des originalités de la pastorale missionnaire ? Si c'est la mission elle-même qui nous a amenés à suivre les conseils évangéliques dans le style de vie d'un institut apostolique, notre originalité ne serait-elle pas de montrer comment la recherche acharnée de la pauvreté, de l'obéissance, de l'amour de chasteté, modifie et féconde la présence de l'Église au monde ouvrier non chrétien ?

Nous ne serions pas alors les spécialistes d'une pastorale missionnaire axée sur telle manie plutôt que sur telle autre. Nous serions ceux qui montrent aux non-chrétiens que l'Évangile, même un peu cru, vaut la peine, que l'Évangile peut transformer leur action au XX^e siècle, et à l'Église qu'une réforme intérieure constante est attendue par le monde non chrétien. Et cela nous forcera à nouveau à toucher à tous les domaines – dont nous ne sommes pas les spécialistes.

J'aurai rencontré trois réactions différentes devant le prêtre-ouvrier :

1. Au four du fondu à Lafarge : « Ça, c'est sympa ! On n'aurait pas cru que c'était possible ! »

2. Au Chantier naval (Port-de-Bouc) : « Eh ! c'est sûr que c'est pas avec le nombre des gens qui vont encore à l'église que vous pourriez vivre, ni même vous occuper... » L'Église péri-clite, ses fonctionnaires retournent au travail pour gagner leur croûte, ou par propagande.

3. Chez Opel : « Le prêtre, il a droit à vivre comme tout le monde, même s'il ne sert à rien », ce qui reflète certainement l'opinion d'un bon nombre à l'atelier.

Des trois – émanant de non chrétiens –, n'est-ce pas la troisième attitude la plus terrible ? Cela ne peut évidemment que passer inaperçu aux ecclésiastiques de l'Église.

Les signes de la présence de Dieu .

À l'origine de la Mission, il y a le choc de l'absence de Dieu. Il y a aussi la redécouverte de ce qu'a d'extraordinaire la simple existence et présence de Dieu.

N'est-ce pas de cela que j'ai d'abord à témoigner ?

Dans ce cas, il faut trois signes donnés ensemble :

- un témoignage de la grandeur de Dieu ;
- un témoignage de la vitalité de Dieu ;
- un témoignage de l'amour de Dieu.

Est-ce que ce ne sont pas les trois réalités qui sont les plus fondamentalement contestées ?

1. *Témoigner que Dieu est grand.*

Si la personne qui est la raison de ma vie dépasse les choses

du monde matériel et humain, je ne dois pas, tout en le partageant complètement, m'engluier dans ce qui fait le souci quotidien des copains : le désir des congés, la passion pour le sport...

Un *souci d'universalité* peut aussi probablement témoigner de la transcendance de Dieu : intérêt et attention aux personnes, aussi bien au manoeuvre-balai qu'au chef, aux étrangers...

2. Témoigner de la vitalité de Dieu.

Le Dieu qui m'habite me rend plus vivant. Notre Dieu est Celui dont la gloire (la seule) est l'homme vivant, réussi, l'homme debout. « Con, oui, souvent, mais fils de Dieu toujours ! »

Travail sérieux, bien fait, bien fini... Chercher toujours à m'améliorer professionnellement. Ce n'est pas un travail secondaire que je fais... en amateur. La gloire de mon Dieu est l'homme libre, intelligent.

3. Témoigner de l'amour de Dieu.

Les mœurs de Dieu : c'est la charité. Cette charité doit être plus que la gentillesse et la serviabilité que pratiquent déjà merveilleusement plusieurs à l'atelier. Elle ne témoignera de Dieu que si justement elle n'est pas isolée du témoignage de la grandeur et de la vitalité de Dieu.

D'ailleurs, je découvre que, sous la bonne camaraderie apparente, il y a bien des *crasses* qui se font (inégalités des salaires, promotions anormales). Sous l'apparence de bonne organisation et de justice sociale, il y a des injustices énormes auxquelles chacun s'est résigné.

Il n'y a sûrement pas de vrai témoignage de charité si on ne se compromet pas vigoureusement pour certaines choses.

CÎTEAUX

Août 1962

En août 1962, lorsque nous nous retrouvons – comme chaque année – à la Trappe de Cîteaux, notre joie est grande de la rencontre entre nous et avec les moines de l'abbaye. Ces contemplatifs, depuis dix ans, nous ouvrent un mois par an leur monastère : nous partageons leur travail manuel en silence, leur liturgie, ils nous apprennent à vivre en présence de Dieu au travail comme à la prière.

Entre-temps, deux projets d'implantation de la Mission s'étaient précisés, l'un au Brésil, l'autre en Moselle.

Là, dans les aciéries, vingt mille ouvriers venus de toute la France et d'Europe n'étaient atteints par aucune paroisse. Paul semblait tout indiqué pour ce projet mosellan. Il en avait suivi le déroulement, et la proximité avec l'Allemagne où il avait noué des liens semblait un élément favorable.

Mais pour Paul, ce mois d'août fut très dur. Il avait connu, à Port-de-Bouc, l'homme pris dans l'idéologie communiste ; à Roubaix, l'engrenage du travail et de la machine ; chez Opel, l'ouvrier qui a tout et qui ne désire plus que se maintenir dans le confort : trois types d'hommes aboutissant à la même indifférence devant Dieu... Que lui ménageait l'implantation en Moselle ?

Devant ce projet, la tentation du découragement se présente à lui. Lui, si discret, laisse percevoir son désarroi : l'énormité de mon impuissance et de mon inutilité.

Ce fut pour lui le combat de Jacob avec l'Ange, le corps à corps avec Dieu. Mais un tel combat n'est victorieux que s'il aboutit à l'espérance en Dieu seul :

Seigneur, ne nous donnez pas la lumière, mais une corde et tirez-nous. Vous l'avez promis, vous l'avez fait déjà.

Péché.

Ne pas dire : « Que je suis idiot d'avoir fait ça ! », car tout péché est évidemment d'abord une idiotie et c'est ce qui nous est le plus pénible. Dire : « C'est par cela, à cause de cela, que Dieu va me montrer son amour, agir en moi. »

[Dieu au coeur de la mission.]

Mission des Apôtres : délivrer les hommes du démon (en Mt 10, 1). Cela ne se fait que *sur la Croix*.

« *Toute approche de Dieu en son intimité surnaturelle, toute adoration, tout vrai dialogue avec Lui ne peut, en rien, être le résultat direct de nos rapports avec les créatures, parce que seules les vertus théologiques nous sont un chemin d'accès au cœur de Dieu* » (René Voillaume).

Deux spécialités de la Sainte Vierge : attendre l'heure (les trente ans de vie cachée, les trois ans de vie publique, trente-trois ans d'attente). *S'abandonner à Dieu, à ses projets.*

Parabole.

Quand j'étais à l'école Saint-Joseph où le recrutement était très populaire, le maître, pour la classe de français, nous disait : « Quand vous ne savez pas si on doit dire : *Si j'avais su*

ou *Si j'aurais su*, dites-vous tout haut les deux et voyez à l'oreille celle des deux formules qui va le mieux. » Comme le maître, à la maison, j'entendais plus souvent : « Si j'avais su. » Donc mon oreille me disait : « Si j'avais su. » Mais les copains des vieilles rues d'Aix, eux, avaient dans l'oreille : « Si j'aurais su » et, à l'essai, c'était toujours : « Si j'aurais su » qui était bon.

Par le travail à l'usine, voilà que rentre constamment dans l'oreille le « Si j'aurais su ». À la paroisse, dans l'équipe, avec les copains chrétiens, quand on dit : « Si j'avais su », ça fait drôle au prêtre-au-travail comme à l'ouvrier chrétien, même si on lui montre que c'est le « Si j'avais su » qui est le seul juste et s'il en est lui-même fermement persuadé. C'est qu'il ne peut plus s'exercer pour se repérer à l'oreille... Et s'il n'est pas bien formé et ne continue pas à se former...

« Nous sommes la *voix des pauvres, leur liturgie*. » Comment mériter de l'être ? – et l'être réellement ?

La tentation du découragement.

Que l'Église laisse et parfois rajoute de ces barrières entre le monde ouvrier et elle, auxquelles nous nous heurtons avec plus de mauvaise humeur à mesure que le temps passe. Que la masse nous admette bien comme des amis, parfois comme des frères. Mais quand nous passons sur le plan de l'Évangile : « Nous l'entendrons là-dessus une autre fois. »

L'énormité de mon impuissance et de mon inutilité. J'ai charge d'acheminer, vers l'Église visible, des païens. J'ai, j'aurai une paroisse qui est ou sera l'Église pour un morceau du

monde. C'est moi qui serai responsable que cette Église soit présente à chacun des hommes de ce quartier. Si elle ne l'est pas, c'est un scandale, une énormité. Et c'est ce qui m'écrase.

« C'est la foi qui est grignotée. J'ai douté de l'existence de Dieu. Je me suis dit qu'il n'était pas normal que je ne sois pas marié. Je sais maintenant que tout, tout, peut chavirer » (un prêtre).

« Je n'ai pas douté de l'existence de Dieu. Parce que cela me semblerait trop bête qu'il n'y ait pas de Dieu (et il me coûterait de m'avouer "bête"). Mais j'ai douté que Dieu soit indispensable, et même utile ; j'ai douté de l'Église ; j'ai douté de l'Eucharistie, si dérisoire ; j'ai douté de la présence de Dieu en moi ; j'ai pensé que je serais plus heureux d'être marié... » (un prêtre).

Seigneur, relevez-nous. Ne nous donnez pas la lumière, mais une corde et tirez-nous ! Vous l'avez promis. Vous l'avez fait déjà.

[Les exigences de la foi.]

La propriété, la richesse accroissent et assurent nos personnalités. La *pauvreté* nous les fait remettre en Dieu... qui nous comble.

Prière de demande tous les jours : *l'humilité*. L'humilité devant les incroyants et devant les amis, les frères qu'on croit connaître.

La Croix est le prix des Béatitudes. Nous, nous voudrions pratiquer les Béatitudes sans avoir rien à payer !

Notre vie : un plateau de tourne-disque sur lequel on placerait divers petits objets. Tant que ça ne tourne pas ou que ça ne tourne pas trop vite, ça va. Mais quand (à cause des exigences du monde moderne), ça se met à tourner de plus en plus vite, tout fout le camp. C'est normal. Il faut vraiment qu'au centre du plateau il y ait une force qui garde ordonnées les choses, un genre d'aimant...

La Mission manque de dynamisme ? *Nous manquons de vraie prière*. Pas de celle qui dit : « Seigneur, Seigneur... », mais de celle qui est *un acte de foi* : « Seigneur, le temps presse, le monde étouffe par manque de miséricorde, de justice, de pauvreté. Façonnez-moi à votre ressemblance, faites éclater votre Évangile... » – *Crois-tu vraiment que je puisse faire cela ? Qu'il t'advienne selon ta foi* (Mt 9,29).

La foi est aussi affaire de mémoire. Pour garder sa mémoire, il faut l'exercer... *Souviens-toi de Jésus-Christ ressuscité d'entre les morts* (2 Tm 2,8).

La foi d'Abraham.

On l'accepterait de sainte Thérèse-de-l'Enfant-Jésus – de ces âmes simples, féminines – mais d'Abraham ! Enfin, ce n'était pas un gamin. C'était un chef de tribu. Et d'une tribu qui a fait long feu. Ces gens-là sont des mâles, des puissants. Ces gens-là sont des malins et en « ont vu d'autres »... Et il s'est laissé mener comme un gosse par Dieu, jusqu'à faire des choses absurdes très consciemment. Sa certitude que Dieu ne pouvait le tromper, que la Sagesse de Dieu se trouve au-delà des contradictions qui révoltent la raison. C'est finalement ce qui a été sa vraie, sa seule grandeur.

Celui qui espère possède déjà Dieu.

Car espérer est déjà posséder, comme le prisonnier encore détenu dans sa cellule est déjà un homme libre le jour où il a commencé à scier les barreaux de sa fenêtre ou à creuser le tunnel de l'évasion.

Cette espérance, nous avons à la traduire aux hommes dans le langage des hommes. Son espérance, le trappiste la prouve en coupant les ponts avec le monde. Mais le monde ne comprend pas. Notre vocation est différente. Nous restons dans le monde et avec les moyens du monde. Nous sommes, nous, de la lignée de ceux auxquels le Christ a conseillé de « parfumer leur visage ». Mais le jeûne et la recherche de Dieu sont les mêmes.

TOULOUSE

Octobre 1962 - juillet 1963

Quelques semaines à peine après Cîteaux, le 21 septembre, deux événements allaient bouleverser tous nos plans. Une lettre du diocèse de Moselle qui, à la dernière minute, renonçait au projet, et, le même jour, la visite de l'ami prêtre qui devait se joindre à nous pour réaliser l'équipe du Brésil et qui se désistait.

Paul écrit à ses parents :

Voilà huit jours que je suis à Toulouse. C'est qu'il faut prendre des décisions un peu lourdes dont je veux vous parler. Au dernier Conseil, à Cîteaux, nous avons bien vu, tous, la nécessité de la mission en Moselle avec moi et la nécessité de la mission au Brésil avec X. Mais X faisant défection, Jacques me demande d'aller au Brésil comme responsable.

Nous cherchons à voir plus clair ; nous prenons le temps de prier de longs moments... Le Brésil semble la chose la plus souhaitée par les évêques, la plus missionnaire, la plus aventureuse aussi.

À Paris, en effet, Mgr Veuillot avait été très net : « À l'heure du Concile, partez pour l'Amérique. Au moment où l'Église est en train de prendre conscience de ses besoins, mieux vaut servir le Brésil. »

Au cours d'une inoubliable promenade avec Paul au bord de la Garonne, après m'avoir rappelé ses insuffisances

missionnaires, il conclut : Si je vais au Brésil, je veux y aller appuyé sur l'obéissance.

Peu d'événements extérieurs durant cette année à Toulouse. Paul apprend le portugais et travaille à mi-temps chez un artisan de précision pour se perfectionner dans son métier.

Dans une lettre de février 1963, il écrit :

Assurer dans l'Eglise une fonction missionnaire est une chose un peu folle parce qu'elle demande trop d'efforts contradictoires : être l'entrepreneur dynamique et le contemplatif disponible, être le stratège à la tête froide et l'homme de l'instant présent, être le théologien sûr et l'homme de contact direct constant.

Mais cela reste difficulté humaine. La vraie question, pour Paul, est ailleurs : pour l'apôtre, qu'est-ce qui est premier ? qu'est-ce qui est second ? La construction de la cité des hommes par l'engagement dans les mouvements de promotion ouvrière ou la construction de la cité de Dieu par l'annonce de l'Evangile ? Paul n'est pas tenté de les opposer comme si l'un empêchait l'autre, mais sa lucidité et son honnêteté impitoyables l'amènent infiniment au-delà : la mission doit non seulement annoncer, mais reproduire en quelque manière l'événement. La solution se trouve dans le missionnaire lui-même :

Une certaine réalité de l'amour a été prononcée de telle façon par l'Evangile qu'il a ébranlé pour toujours la conscience humaine. La seule chose nécessaire à la mission est de retrouver ce ton.

Révision de vie : rechercher Dieu, le Christ.

Si l'on veut que la *révision de vie* ramène à Dieu, il faut Le chercher, Lui, dans les faits.

On en reste [souvent] aux jugements de valeur : c'est du péché, ou : il y a tout de même de l'amitié, de la solidarité. C'est de la morale – légaliste ou évangélique – mais qui n'est pas *contact avec la personne du Christ*.

Si un gars avoue son incapacité de faire tel travail qui échappe à ses compétences et qu'un autre remarque : « On est un homme quand on reconnaît ses limites », il ne faut pas penser « valeur d'Évangile », mais : « Faut-il que le Christ habite ces hommes pour qu'ils fassent et disent des choses si contraires à ce qui est courant et normal dans notre monde ! »

Cette pensée immédiate du Christ ne peut évidemment venir que si, par ailleurs, il y a les temps de prière consacrés exclusivement à Lui.

Notre spécialité comme missionnaires : non pas des trucs nouveaux pour animer, vivifier ou moderniser les liturgies, mais assurer par des *signes* (l'exister-avec) le lien entre la vie telle qu'elle est vécue dans le monde ouvrier et Dieu, et la transformation qui en résulte.

« *La révision de vie* arrive à être lourde lorsqu'elle se réduit à un examen de conscience. Il me semble qu'elle devrait être tout autre chose : essentiellement la mise en commun de notre vie profonde d'amitié avec Dieu sous ses différents aspects.

« C'est à cause de Dieu que nous vivons ensemble, pour Lui et pour les hommes que nous voulons aimer de son amour. Il est

évident que cela doit faire l'objet d'un échange entre nous, et la révision de vie en est le moment tout indiqué » (René Page).

Chaque événement est sacrement d'une rencontre avec Dieu. Bon, mais pourquoi, en fait, y a-t-il si peu cette rencontre ? Ce n'est sûrement pas que l'événement est trop médiocre. Au contraire, il serait trop important qu'il ne serait pas facilement transparent. C'est plutôt que notre foi est trop faible. Il faudrait que je sois capable de vivre l'extraordinaire de Dieu dans l'ordinaire des événements. Mais ceci suppose que je cherche déjà les choses en Dieu, et non pas seulement Dieu dans les choses.

Adoration. Lui parler plus affectueusement. Désirer Le voir.

« *Parce qu'il est celui qui unit, le Christ est aussi celui qui trie, qui sépare et qui juge* » (Teilhard de Chardin). En effet, ne s'unissent que des volontaires (les autres s'entassent). Cela suppose donc des choix pour chacun. Proposer ces choix, c'est, paradoxalement, déjà faire œuvre d'union.

Vocation missionnaire.

Toute vraie vocation missionnaire comporte :

- la passion pour le monde ;
- l'expérience de l'absence de Quelqu'un dans ce monde ;
- l'approfondissement de la foi dans l'humble fidélité ;
- l'expérience vitale que c'est le Christ qui est la raison de tout :

Ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé, ce que nos mains ont touché du Verbe de vie...

(1 Jn 1, 1).

Approfondir le rapport de ces trois termes : *consécration*, *sainteté*, *mission*.

Humilité.

Je suis un pauvre, pauvre type, Seigneur. Je vous l'ai dit souvent, mais au fond surtout pour que peu à peu vous me le fassiez croire. Parce que je n'y crois pas, et vous le savez. Mais cette année, j'ai peur que vous m'ayez un peu trop écouté. En décembre, la nouvelle d'Allemagne et du projet Moselle, bien inattendue, m'ont empêché de dormir une nuit (vous savez qu'il m'en faut, pour m'empêcher de dormir !). Ces jours-ci, en quittant Port-de-Bouc, j'ai pleuré. Pas pour tel ou tel, vous le savez, mais simplement en descendant la rue Salengro. Faut-il être bête !

Bon. Et maintenant, moi que le mot de patrie fait sourire, me voilà tout perdu et chaviré à l'idée de quitter *mon pays* !

Quand est-ce que vous me rendrez tout à fait faible ?

Pas possible de changer de vitesse sans passer au point mort : tout à fait *sans puissance*.

Rencontre avec Madeleine Delbrêl.

- Pourquoi placer l'unité [des chrétiens] au premier plan ?
- Parce que c'est le signe commandé par le Christ.
- Oui, mais l'unité, ce n'est pas une unanimité de la façon de faire, même dans une même famille...

L'outil missionnaire à trouver, le seul, c'est *une foi située bien à sa place dans le monde moderne*. Par exemple : dans ce monde moderne, le plus lointain nous est devenu prochain. On

ne peut pas dire qu'une foi est bien située si elle ne vibre pas aux besoins de l'Amérique, de l'Afrique, de l'Afrique du Nord. Car tout cela nous est devenu prochain. Nous avons franchi un seuil de complexité, consciemment ou inconsciemment. Aussi, une œuvre qui ne serait pas d'Église (dans son sens de catholicité) ne serait pas missionnaire (par exemple, la recherche d'une catéchèse uniquement centrée sur telle civilisation, tel âge psychologique...). Toute œuvre qui a valeur d'universel, au contraire, est missionnaire.

La mission aujourd'hui. Voilà des Indes qui m'attirent davantage que celles de saint François-Xavier ! Mais quelle énorme question, non plus de rites, mais d'idées à résoudre avant qu'on puisse les convertir vraiment ! Nous avons cessé d'être contagieux. Pour une raison obscure, quelque chose ne va plus de notre temps entre l'homme et Dieu tel qu'on Le présente à l'homme maintenant.

La bonté du chrétien.

Le pain dur n'est pas bon. Mais le pain mou non plus (il est souvent humide). Un gars « bon comme le pain » est tendre en restant croustillant (Madeleine Delbrêl).

[La communauté chrétienne.]

Une communauté d'Église est toujours faite d'un équilibre entre des *nutriti* (nourris dans le séraïl) et des *conversi* (des convertis).

Quand tu bâtis une maison, mets des garde-corps autour du toit afin de ne pas mettre du sang sur ta maison, si quelqu'un venait à tomber (Dt 22,8).

Les ouvriers mangeront du fruit de la vigne qu'ils ont cultivée. Les maçons habiteront les maisons qu'ils ont construites. Voir Isaïe 65, 21. En ce temps-là, Dieu se préoccupait de la sécurité dans le bâtiment et du partage des biens.

Conditions pour une vie chrétienne vive et témoignante en milieu de mentalité non chrétienne.

1. Être un très bon chrétien, c'est-à-dire prier et avoir fait une réflexion personnelle sur la vérité de la foi. Dans sa recherche loyale, avoir ressenti le vertige devant les objections et les avoir surmontées de telle façon que l'on ne se laissera pas ébranler par les difficultés quand on les rencontrera, même si on ne sait pas répondre. Si on peut parler, on saura, sinon convaincre, du moins montrer que ce que l'on croit et fait n'est pas absurde.

2. Aimer les valeurs de son pays, de son milieu. Les rechercher.

3. Avoir le sens de l'humour.

L'humour, n'est-ce pas seulement donner à chaque chose sa place et pas plus ?... Surtout l'aptitude à ne pas donner – à soi et à ses problèmes – la première place dans son propre esprit.

Pratiquement, ce sera souvent prendre légèrement des choses, qui, en soi, sont lourdes ; rechercher le côté comique d'une situation grave en soi ; ne pas se prendre au sérieux quand on mène une action sérieuse, etc. Mais ce sera certainement l'attitude inverse de celle qui consiste à être à l'affût des mots d'esprit à faire – si cet esprit est essentiellement se mettre en vedette !

Voir l'Anglais sous la pluie, sans parapluie. Ses cheveux tombent, trempés, dans les yeux. Sans légende. L'Anglais rit.

Peut-être parce qu'il pense : le citoyen britannique sous la pluie... ce n'est pas grand-chose.

Ce qui aide à acquérir est à conserver l'humour : garder dans la mémoire deux ou trois situations drôles où j'étais en cause et en situation pas brillante : dans le train, je me lève précipitamment pour voir dans quelle ville nous nous trouvons. Je n'avais pas vu que la vitre était fermée et je me cogne très fort, devant tout le compartiment ; je vais acheter des timbres-poste à la banque de Rüsselsheim...

Dieu et le péché.

Que Dieu coûte cher, très cher, encore plus cher !

Qu'il n'y a que *deux choses vraies* dans le monde : Dieu et le péché. Est-ce que c'est tout à fait juste de dire qu'ils s'appellent l'un l'autre ? Non, sûrement pas. Mais c'est plutôt que devant Dieu – les rares fois où il fait signe – l'absurdité du péché éclate mieux. Comment suis-je encore prisonnier de cette chose idiote ?...

Ce vieux fond de mon être où grouille le péché... Non ! Ce n'est pas le fond de mon être qui est contaminé par le péché, mais seulement des régions obscures en lui, non encore évangélisées.

Le péché originel n'a pas détruit la vie à l'image de Dieu : il l'a seulement déviée.

De plus, le fond de l'être d'un chrétien, c'est, depuis le baptême, une zone lumineuse, radieuse, pure infiniment, grâce à la présence de la Trinité.

Il faut laisser notre fond faire la conquête de notre monde intérieur.

Vocation religieuse... en milieu non chrétien.

Volonté d'appartenance totale et exclusive à Dieu.

La volonté d'appartenance *totale* ne suffit pas : elle est la vocation normale du chrétien qui toujours est appelé à la sainteté et par les moyens du monde (foyer, profession, cité...).

L'exclusivité, qui conduit à un style de vie témoignant de l'éschatologie par la chasteté, est une vocation très particulière. Pratiquement, elle demande à être ratifiée plusieurs fois dans la vie.

Certainement, dans des régions chrétiennes, cette ratification est facilitée par tout un climat. Des vocations de pure générosité, qui n'avaient pas perçu au début de leur engagement l'aspect très particulier de leur consécration, peuvent être ratifiées – à quarante ans – très valablement.

Mais n'est-ce pas tout autre chose de témoigner de la vocation humaine à l'éternité par la chasteté dans un milieu chrétien où l'on rappelle par sa vie consacrée certaines valeurs du royaume de Dieu, et de porter le même témoignage dans un milieu indifférent ou athée, où la notion même d'une autre dimension de la vie est absurde ?

Dans le monde non chrétien, la ratification d'une telle vocation sera beaucoup plus difficile si toutes ses exigences n'ont pas été très claires dès le début.

Ce qui aide, c'est le *témoignage de laïques* voulant une appartenance totale à Dieu par les moyens du monde dans une vie militante. Tant que la sainteté et sa route seront implicitement présentées comme généralement du côté des curés, beaucoup de gens généreux risqueront de s'y fourvoyer.

« Tenons-nous, soutenons-nous les uns les autres pour *ne pas succomber à la tourmente*, plus forte que jamais à mesure que l'Église se dépouille de ses béquilles sociales. Cela marque une époque révolue, mais qui avait la stabilité du social, plus propre au commun des hommes que la stabilité du spirituel et du théologal » (Jean de Menasce, *Lettre à Jacques Læw*).

[*La religion et la foi... dans la vie.*]

Danger d'une religion qui serait tellement « dans la vie » qu'elle ne serait comprise que comme une *idéologie* animant l'action, comme d'autres idéologies animent d'autres actions. Nécessité de témoigner d'un Dieu inutile et de fonder une vie théologale. Nécessité de ne pas s'arrêter là, mais de faire épanouir cette vie théologale dans tous les secteurs de la vie, de découvrir le Dieu *rémunérateur*...

Dieu se révèle.

En suivant *tout l'Ancien Testament*, on voit comment Dieu fait jaillir de petites sources de vérité et de vie ; le cheminement des filets d'eau est souvent incertain, sinueux ; ils se perdent dans les sables pour reparaître plus loin. Ils coulent parallèlement pendant des siècles sans qu'on aperçoive leur liaison vitale et leur aspect complémentaire ; ils commencent à se rejoindre aux approches du Nouveau Testament. Le Christ seul opérera la fusion...

« *Que Dieu est donc silencieux* et que son silence est donc terrible !

« "Si vous avez fait l'homme pour vous, Seigneur, comment

avez-vous pu vous dérober à son atteinte au point que croire en vous soit si difficile qu'à peine une minorité d'hommes y parviennent, et encore avec quelle peine et en dépit de quelles erreurs ! Pourquoi avez-vous permis que, seul, un petit nombre d'entre nous ait reçu assez de lumière pour croire réellement ? Si grand est le nombre de ceux qui n'ont pas eu, tout au cours de leur vie, la simple possibilité d'entendre le murmure de votre parole, qu'il semblerait que l'homme ne fût pas libre d'aller à vous !" » (René Voillaume).

Vrai et important : « Une des plus grandes satisfactions du chrétien lui vient peut-être de ce qu'il aperçoit la *Révélation* profondément *enracinée dans le cours naturel des choses* » (Newman, *Sermons universitaires*).

L'événement Jésus.

Ce qui nous fait l'obligation de vivre d'abord ce que nous sommes chargés d'annoncer, c'est que ce que nous annonçons est un événement. La mission de la première annonce doit *non seulement annoncer mais reproduire en quelque manière l'événement*. C'est la catéchèse qui transmettra la doctrine sur l'événement.

Le drame, c'est que l'Église ne crée aucun événement !

Quand nous méditons sur des vérités théologiques, c'est nous qui méditons. Quand *nous méditons sur l'Évangile*, c'est l'Évangile qui nous parle (idée de Jacques Maritain).

La mission.

La vie d'équipe, *notre cloître* ? Non, c'est le monde. Cette

espèce de mur qu'il y a entre nous et les copains, cette impossibilité d'expliquer ce qui fait l'essentiel de notre vie.

Une certaine réalité de l'amour a été prononcée de telle façon par l'Évangile qu'il a ébranlé pour toujours la conscience humaine. La seule chose nécessaire à la mission est de retrouver ce ton.

Le virus chrétien, quand il devient moins virulent que le milieu dans lequel il est inoculé, devient un vaccin : il secrète un anticorps qui rendra plus difficile encore l'accession à la foi.

Mystère de l'appel de Dieu et liberté de la réponse de l'homme.

Le plus troublant n'est pas qu'un homme ait pensé à trahir le Christ. C'est que Judas ait été si proche du Christ. Jean dit – dès le chapitre 6, 71, c'est-à-dire un an avant le Jeudi saint – que Judas avait décidé de le trahir. Qu'il ait donc pu passer un an si près de Jésus sans se laisser toucher par tant de discours, tant de miracles, par l'amitié, la foi, la confiance des autres apôtres, sans que la grâce de la présence du Christ entame la présence du démon en lui... là est le vrai mystère. *C'est le mystère de la mission.*

La liturgie.

Je dois avoir constamment dans le cœur la clé de l'énigme de la liturgie. C'est nécessaire pour un certain témoignage de Dieu parmi les païens. Mais, en même temps, cette énigme que seule la foi permet de comprendre, j'ai à la révéler aux chrétiens et aux non-chrétiens ; la liturgie est cette révélation et je dois

tout mettre en œuvre pour qu'elle soit reine et participée [sic] par ceux auxquels elle s'adresse.

Le monde du travail.

Qu'au moins nous y prenions le sens de la *valeur des choses*. Au travail, on ne fait pas une pièce qui reviendra plus cher, à cause de la durée du travail, qu'en l'achetant en magasin. Tandis qu'un prêtre, un religieux, bricolera quatre heures de temps sur un magnétophone, prendra la moitié de son revenu mensuel pour acheter un électrophone dont il se servira quatre fois par mois, occupera trois quarts d'heure par jour à dépouiller journaux et revues, etc. sans qu'il y ait le rendement correspondant au temps occupé.

Avant de se lancer dans quelque chose, voir à quel besoin apostolique cela répond, combien de temps et d'efforts cela risque normalement de coûter. Par exemple, la connaissance de Teilhard, pour moi vaut combien ? et la connaissance du portugais, et l'élaboration de cartes du Brésil, et la connaissance du communisme, et l'apprentissage de la soudure ?... etc.

À condition que cela soit toujours prêt à craquer devant les besoins des personnes.

Mai 1963.

*Notes pour un rapport sur L'Église en face des pauvres.
Les militants chrétiens.*

Leur engagement, qui les place dans le mouvement ouvrier, demande d'eux un dévouement et des compétences qui, inconsciemment, risquent de les détacher de la masse des pauvres. Ils sont bien *de la masse* par l'origine, le travail, le style, le

logement ; ils n'en sont plus par les soucis qui sont devenus trop importants. Et la masse des non-engagés le sent.

Grâce à eux, on dit maintenant couramment : « Un type qui fait quelque chose, c'est ou un communiste ou un chrétien. » Mais cela même révèle une faiblesse : le militant chrétien risque de témoigner de la foi *comme d'une idéologie* capable de soutenir une action aussi valablement qu'une autre idéologie. Vis-à-vis des pauvres, il dédouane l'Église entachée de compromission avec les riches. Mais il n'a, dans l'action, que rarement l'occasion de *manifester son attachement à la personne de Dieu*. Il s'ensuit un appauvrissement de sa vie de foi.

C'est peut-être ainsi que plusieurs, formés par des prêtres remarquables, se retrouvent maintenant dans le parti communiste sans avoir l'impression d'avoir trahi quelque chose de fondamental : une autre idéologie leur a paru plus adaptée à leur action présente.

Les conditions psychologiques de la vie théologique.

Il faudrait que missionnaires des pauvres, prêtres et laïques engagés, nous soyons formés à la prière. Il faudrait aussi que nous ayons les moyens pratiques de prier. Plus que du temps, cela suppose une certaine *disponibilité d'âme*.

Tant que le monde sera encouragé à attendre de l'Église des services trop variés et qui ne sont pas spécifiques de sa mission, tant qu'on exigera des missionnaires des résultats, des mouvements qui marchent..., l'esprit de prière et la disponibilité du cœur seront précaires.

Des prêtres très proches du monde ouvrier et qui avaient toute son estime ont ici abandonné l'Église. Leur abandon ne

s'est-il pas finalement joué dans l'abandon de la prière, puis dans l'abandon du combat de la foi ? Il ne faut pas rendre ce combat trop inégal trop longtemps.

Cette vie contemplative, qui fait adorer le Seigneur et le servir dans les plus petites choses, il faut beaucoup prier pour la demander pour les prêtres.

Juillet 1963.

Notes pour une causerie à des religieuses.

Blessure de la pauvreté et du silence de Dieu.

« Au Sahara, le plus bouleversant, c'est que les pauvres gens vivent justement à côté des plus riches : les Arabes touchent neuf mille francs par an. Les ouvriers du pétrole venus de France, quatre cent mille francs par mois ! » C'est Mgr Mercier, évêque du Sahara, qui disait cela avec indignation.

Le mystère de la pauvreté blesse notre cœur de consacré à Dieu. Et, en face de cette pauvreté, le silence de Dieu... Nous savons que Dieu est là, mais Il se tait...

Si notre foi n'est pas profondément affermie et éclairée, c'est là le grand scandale. Comment se fait-il que Dieu se taise ?, dit-on. Ou alors, que l'Église réorganise cela ! Mais c'est dans les pays chrétiens qu'il y a le plus de riches ! En Amérique du Sud, il est bouleversant de voir un pays, en très grande majorité chrétien, où il y a une telle disproportion entre les principes de justice les plus élémentaires et la réalité. Il est terriblement difficile de faire découvrir le mystère de Dieu à ceux qui n'ont pas rencontré un minimum de justice.

« Ce qui juge une société, ce sont les pauvres qu'elle produit »
(Léon Bloy).

La blessure devant l'incroyance.

Pour moi, j'avoue que je ressens, comme une blessure, l'incroyance des autres.

Il est normal que nous vivions dans la joie à la pensée que nous possédons la vie de Dieu, mais nous devons être blessés par l'incroyance. C'est une telle misère que l'incroyance !

Et nous devons admirer, dans les incroyants, les vertus qu'ils possèdent, la charité qu'ils pratiquent. En Allemagne, j'ai approché un couple marié depuis trente ans. Ils étaient pleins d'attentions l'un pour l'autre, pratiquant une charité réelle et bien admirable, et cependant ils n'avaient pas *la grâce de connaître Dieu*.

Quand on pense à la misère de l'incroyance, toutes les souffrances humaines semblent si peu de chose ! Tout ce qui est malheur, humainement parlant, n'est rien en comparaison. Et quand je pense au bonheur d'avoir la foi, on a honte d'être si heureux.

On sait qu'on a la vérité, on est heureux et fier d'avoir accordé sa vie avec la vérité, et c'est bien juste d'en être heureux. Mais il arrive qu'on le dise avec une attitude un peu coupante, orgueilleuse. Il ne le faut pas.

On ne devrait jamais parler sur un ton de reproche, devant des hommes qui n'ont pas la foi. Il faut une grande humilité pour vivre avec eux, comme disait le pape Jean XXIII. Il a eu ce flair surnaturel de vouloir redonner ce visage d'humilité à l'Église. C'est un appel qui nous est fait. C'est cette humilité de Jean XXIII qui a changé l'opinion du monde à l'égard du pape, parce qu'on a senti qu'il y avait une grande sincérité dans son humilité.

Il faudrait aussi arriver à comprendre que nous sommes des privilégiés et des choisis. En face de la pauvreté de tant de millions d'hommes dont la vie, matériellement, est plus dure que la nôtre, notre pauvreté de biens est fort peu de chose. Elle ne peut pas avoir valeur de signe, si elle n'est pas accompagnée de désappropriation, de détachement, et surtout d'une manière d'agir *profondément humble*.

[Interrogations missionnaires.]

Il y a si peu de choses importantes dans la vie ! Il est peut-être plus grave d'accorder de l'importance à des choses qui n'en ont pas que d'aborder légèrement des choses qui en ont.

C'est peut-être tragique de voir tant de monde aborder l'amour, la mort, la religion de façon si superficielle. Mais que dire quand chacun s'encombre gravement du temps, de l'argent, de la voiture... et de la réussite de sa petite personne – sans aucun humour ni détachement ?

Comment *concilier l'esprit des encycliques* qui pousse à l'entrée des chrétiens dans les organisations sociales et politiques pour rendre chrétien le monde, *et l'esprit des Béatitudes* qui démarque du monde ?

Un moment doit arriver dans notre vie où *tous nos miroirs se transforment en fenêtres*. C'est le moment de la maturité d'un homme. L'adolescent regarde en lui, l'adulte est capable de regarder en dehors de lui.

[Un catéchuménat pour les baptisés « recommençants »].

« Un type a entendu l'appel de Dieu ; il sent qu'il a mainte-

nant besoin de quelque chose ; il cherche... et tout s'arrête là. Les chantiers, les usines sont plein de types comme ça. L'année prochaine, pas plus que maintenant, ou guère plus, le gars ne sera prêt pour un enseignement total, complet, des dogmes de l'Église ; ni pour la vie sacramentelle. (...) *Entre le départ à zéro de ceux qui entendent quelque chose et l'entrée dans la vie sacramentelle de l'Église, il y a un chemin immense qui n'est pas rempli, et personne pour aider à parcourir ce chemin.*

« Sont les plus ouverts à Dieu, ceux qui sont conscients que le monde va vers quelque chose de meilleur et *en même temps* que cela ne remplira pas tout. Il faut déjà faire prendre conscience aux gens de ce qu'ils vivent, afin de le faire mûrir vers l'Évangile.

« Il faut une espérance jumelée à un sens de la relativité des choses. » (D'après l'abbé Depierre, dans *L'Annonce de l'Évangile aujourd'hui.*)

CÎTEAUX

Août 1963

C'est l'ultime préparation avant le départ au Brésil fixé en septembre.

Dès l'arrivée à Cîteaux pour notre rencontre annuelle, Paul note soigneusement son programme du mois : avant tout, relire saint Paul d'un bout à l'autre pour en dégager les thèmes qui lui paraissent personnellement essentiels.

C'est une étude que chacun des équipiers de la Mission tâche de faire une fois dans sa vie : travail non scolaire, mais missionnaire car il suppose déjà une expérience apostolique.

Paul souligne cet aspect par le titre qu'il donne à sa recherche : Si je veux agir à l'exemple de saint Paul au Brésil, que dois-je faire ?

Il en résulte dix-sept pages de dactylographie serrée, sans interligne, comportant cent-dix phrases de l'Apôtre tirées des épîtres et des Actes.

Au Brésil, où je lui apporterai ce long texte, Paul écrira de sa main le résumé qui suit :

SI JE VEUX AGIR À L'EXEMPLE DE SAINT PAUL
AU BRÉSIL, QUE DOIS-JE FAIRE ?

1. Chercher Dieu : *Qui es-Tu, Seigneur ?*
2. Être un homme de foi :
J'ai cru et c'est pourquoi j'ai parlé.
3. Témoigner de cette obéissance de la foi
en annonçant le Christ :
 1. *Nous avons reçu grâce et apostolat
pour prêcher en l'honneur du Nom du Christ
l'obéissance de la foi parmi les païens.*
 2. *Malheur à moi si je n'évangélise pas !*
4. Cette profession suppose une ascèse :
 1. Pour connaître et aimer ce Christ
comme il me connaît et m'aime :
*Je tiens tout désormais pour désavantageux
au prix du gain suréminent qu'est la connaissance
du Christ Jésus mon Seigneur.*
 2. Être faible en Lui :
Je me suis présenté à vous faible.
 3. Par le travail :
Nous ne sommes pas restés oisifs parmi vous.
5. Bref, il faut vivre en homme nouveau,
car annoncer le Christ c'est inviter les hommes
à vivre en hommes nouveaux :
*Vous vous êtes dépouillés du vieil homme
et vous avez revêtu le nouveau.*
6. Et persévérer dans la constance :
*C'est pour que nous restions libres
que le Christ nous a libérés.*

Août 1963.

Pour me préparer au Brésil.

Je sais que le départ et les premières années au Brésil me seront durs. Je répète que j'ai beaucoup de chance, mais je sais dans le fond que mes possibilités d'adaptation profonde sont très réduites, que l'absence d'apostolat direct en Allemagne et cette année à Toulouse m'ont plus assoupi que creusé... du moins, il me semble.

De toute nécessité donc, *m'établir en Dieu* plus en profondeur, par une prière plus vraie, une disponibilité d'âme plus profonde au cours des journées, une maîtrise de mon imagination.

Et le pire est que dans cette souffrance je ne pense pas du tout à Dieu, je ne prie pas du tout.

Il y a un temps pour le désert et un temps pour porter la croix. Si on porte la croix, tâchons d'arriver au bout.

Relire tout saint Jean avec le commentaire de Bouyer sur le quatrième évangile.

Relire saint Paul pour achever le travail : « Si je veux agir à l'exemple de saint Paul au Brésil, que dois-je faire ? »

En travail intellectuel, étude biblique : achever l'*Agapè* de Spicq en mettant au clair les notes de lecture. Lire *Isaïe* de Steinmann.

Détente et formation professionnelle : Ancel (*Cinq ans avec les ouvriers*) et Siefert (*La Mission des prêtres-ouvriers*).

Thèmes pour échanges : la vie d'union à Dieu dans la prière ; la pauvreté.

Humilité.

Il y a l'humilité, fruit de l'intelligence. Et puis, il y a l'humilité, fruit de la présence du Christ.

Devenir plus humble, plus vrai avec Dieu. Compter mes actes d'abandon à Dieu dans chaque journée. Être plus précis sur l'emploi du temps de la journée et sur ce que je n'aurai pas fait par négligence.

Apostolat.

Dans l'Évangile, *être apôtre*, c'est être fondé de pouvoir, participer à la vie de Jésus en continuant sa mission dans l'Église (ce n'est pas *faire* de l'apostolat).

L'Église a parlé pour les pauvres, l'Église a beaucoup fait pour les pauvres.

On a fait pour. Maintenant, ce sont d'autres qui le font. Nous, aujourd'hui, il nous faut vivre *avec*, agir *avec*. Il est mieux de parler avec quelqu'un que de parler pour lui.

Il ne s'agit pas de faire des choses pour Dieu, mais de *les faire faire par Lui*. C'est probablement la différence entre les Anchieta, Nobrega et Cie qui évangélisèrent le Brésil du temps de saint Ignace, et leurs successeurs du XIX^e siècle qui se firent « foutre » dehors par Pombal, parce qu'ils contrôlaient le commerce pour la plus grande gloire de Dieu... Les premiers aussi avaient des esclaves, débarquaient avec les colons, fondaient des collèges et des villes, mais si leur œuvre a été l'Évangile, certainement ils se sont débrouillés pour laisser agir Dieu en eux. Les autres, dans la mesure où ils se sont laissés prendre par le monde, ont cru qu'il suffisait de faire ce que l'on faisait *pour Dieu*.

Se faire le *défenseur des petits et des pauvres* est digne de l'Évangile, mais si c'est en négligeant une partie de cet Évangile, ce n'est pas en être le défenseur.

[*Incarnation.*]

Vivre avec le monde ouvrier, ce n'est pas une question de méthode d'apostolat ; cela doit venir d'une *exigence de l'Évangile*.

Ce n'est pas le *mystère de l'Incarnation*, parce que l'Incarnation, c'est Dieu qui se fait homme. Mais quand on est homme, on n'a pas à s'incarner ! Il faut plutôt s'accepter tel qu'on est, et sur les chemins par lesquels Dieu nous a menés. Une mystique d'incarnation ne nous mènerait que sur de fausses voies, à des complexes ou à des déceptions.

L'Incarnation, c'est : *Lui qui, de condition divine, ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu, mais s'anéantit lui-même en prenant condition d'esclave, et devenant en tout semblable aux hommes* (Ph 2,6).

Or, travailler est la condition normale de l'homme ici-bas. Ce n'est pas pour nous [missionnaires] humilité, esclavage dans un monde étranger au nôtre, à un rang inférieur à celui auquel nous aurions droit !... Et la mystique d'incarnation conduirait à chercher la similitude, ce qui est une impasse.

Lier sa vie au destin du monde ouvrier a comme seul motif pour nous le devoir que nous avons de *le sauver*. Si saint Paul se fait tout à tous, ce n'est pas par prédilection pour telle catégorie plus pauvre, victime de l'injustice plus que d'autres, ou pour être fidèle à sa classe ou à son milieu social d'origine (Paul est d'ailleurs juif et pharisien)... La seule raison est qu'il veut à

tout prix *sauver* quelques-uns. Et les *gagner*. Il s'agit donc de *rédemption*. Et c'est la cause finale (relire 1 Co 9, 19-23).

Il y a une cause instrumentale : « La plénitude de tout ce qui est authentiquement humain, l'Église en fait, en l'élevant, une source de force surnaturelle en quelque lieu et sous quelque forme qu'elle le trouve » (Pie XII).

Comment lire l'action de Dieu dans le monde, chez les autres.

Pour comprendre l'action de Dieu, il faut participer à cette action. C'est une loi universelle pour les choses de la foi. Par exemple, Pierre déclare : *Tu es le Fils du Dieu vivant*. À cause de cette foi : *Sur cette pierre, je bâtirai mon Église*. Le Christ voyant que Pierre avait su lire par la foi le sens de Sa vie l'introduit par un autre signe : *Il commença à montrer qu'il Lui fallait souffrir*. Pierre le morigène. *Arrière de moi, Satan !* Alors Jésus dit : *Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se charge de sa croix*. C'est-à-dire : pour comprendre la Croix, il faut la porter (Mt 16, 16-24).

Murmure et critique dans l'Église.

Nous n'avons pas accepté la place où nous nous trouvons, les limites où nous butons ; pour ne pas nous l'avouer nous « débinons » l'autre. C'est de l'*infantilisme*.

Qui sont les pauvres ?

Les riches (enfermés), les analphabètes, les crève-la-faim, les sans-vêtements, sans-logis, les malades, les débiles, les méprisés (Juifs, Nègres, Arabes...), la femme et l'enfant, les travailleurs, les sans-Dieu et sans-espérance, les mourants (« Il rend l'âme », que lui reste-t-il donc ?).

BRÉSIL

Octobre 1963 - août 1964

Une période de dix mois seulement, mais si riche et contrastée qu'il convient d'en respecter les quatre moments en quatre lieux divers :

- à São Paulo, les premiers contacts,
- à Petrópolis, le stage d'étude intensive du portugais,
- au Nordeste, un voyage de sept mille kilomètres,
- à Osasco, le démarrage de la mission, la fin tragique.

SÃO PAULO

4 octobre 1963 - 10 janvier 1964

Le 18 septembre, en fin d'après-midi, Paul et son compagnon Pierre s'embarquent à Marseille. Séparation douloureuse qui va bien au-delà de l'éloignement physique et de l'obligation de laisser sa famille si aimée. La malformation de son cœur l'avait préparé toute sa vie à mourir jeune, subitement.

Après « la vie de château » du bateau - malgré les troisièmes classes -, Paul et Pierre arrivent à São Paulo le 4 octobre. Ils doivent suivre le cours de formation du Centre intellectuel de Petrópolis, une fondation pour « acculturer » les étrangers, leur enseigner le portugais, l'histoire du Brésil, les accoutumer aux mœurs du pays, à sa nourriture...

Mais ce stage ne commence qu'en janvier 1964. Aussi Pierre et Paul vont-ils chercher de l'embauche pour quelques mois. Ce sera une période héroïque: travailler en usine, ne sachant pour ainsi dire rien de la langue, n'étant pas habitué aux mesures en pieds et pouces du matériel américain, dans la température tropicale de 35 degrés à l'ombre !

Si Paul écrit : Seuls les mystiques peuvent rester missionnaires, ce n'est pas un hasard. Missionnaires, ils le sont car, après le labeur harassant, ils multiplient les contacts : rencontres d'ouvriers, de cadres, visites dans les périphéries les plus pauvres - et les heures d'autobus pour rejoindre les quartiers de misère.

[Premiers apprentissages et premières découvertes.]

Mission, le mot au Brésil n'évoque rien. Et ouvrier, pas grand-chose. Des mots qui évoquent quelque chose, ce sont : peuple (povo), pauvres (pobres), Évangile...

Dans l'Église, et particulièrement dans la Mission ouvrière, les jugements catégoriques, les doctrines élaborées à partir d'impressions, ont mis certainement beaucoup d'embrouille et gâté ce qu'il y avait de vrai dans ce qu'on avait ressenti.

« N'engueulez jamais les gens. Ne leur faites pas de remarques. Ils ne diront rien, mais vous les vexerez et ils ne reviendront plus » (conseil d'un évêque à deux prêtres français).

Deux choses différentes : l'obéissance au pouvoir établi et l'inféodation à ce pouvoir.

Rencontre du Christ.

Pour me tranquilliser, je me dis : « Il n'était pas encore préparé (pour que je puisse dire quelque chose du Christ). » En réalité, et à peu près chaque fois, c'est moi qui ne le suis pas.

Deux manières de rencontrer le Christ dans les rapports avec les autres :

1. rencontrer le Christ dans les autres : *Tout ce que vous faites à l'un de ces petits, c'est à moi que vous le faites...* C'est souvent l'étape normale par laquelle on s'approche du Christ.

2. rencontrer les autres dans le Christ : cela suppose d'avoir rencontré le Christ en lui-même. Mais c'est une manière qui nous garde plus près du Christ et en lui. C'est plus proche de sa manière à lui de regarder les choses et ça nous pacifie davantage. C'est la manière de saint Paul.

La présence aux hommes est une condition pour l'accomplissement de l'évangélisation. Elle n'est pas l'évangélisation.

Attention ! Rencontrer le Christ, supplier de le rencontrer.

Faire *retiro* (retraite) : c'est *se retirer pour* et non *s'isoler de*.

« Le plus grand obstacle au silence, c'est ce à quoi nous n'avons pas consenti. »

Bienheureux les pauvres.

« On aurait tort de croire que le christianisme soit une consolation du Christ à l'homme malheureux, aux pauvres et aux opprimés de toute classe sous tous les régimes. Bien au contraire, ce sont ceux-là que l'Évangile ne cesse de proclamer

bienheureux, parce qu'ils échappent à l'illusion de l'être. Le malheur vrai, le malheur absolu contre lequel le christianisme a toujours mis l'homme en garde c'est précisément de trouver son bonheur dans le monde » (Étienne Gilson).

« Le pauvre n'est pas un homme qui manque du nécessaire. C'est un homme qui vit pauvrement selon la tradition immémoriale de la pauvreté, qui vit au jour le jour du travail de ses mains, qui mange dans la main de Dieu, selon la vieille expression populaire. Il vit non seulement de l'ouvrage de ses mains, mais aussi de la fraternité des autres pauvres, des mille petites ressources de la pauvreté, du prévu et de l'imprévu. Les pauvres ont le secret de l'espérance » (Georges Bernanos).

Pilate ?

Il est ancien dans le métier et compétent. Du moins, il en prend l'air. Il me regarde travailler depuis un moment et, comme je suis en difficulté et risque de couler la pièce, je lui demande un conseil. Il me dit : « Tu connais l'histoire de Pilate ? » et il fait le geste de se laver les mains : « *Eu tam-bem* (moi aussi). » Je n'ai pas trouvé les mots pour lui dire que Pilate était un salaud, mais je ne l'ai jamais si bien compris !

Chasteté.

L'absence d'action visiblement et directement utile qui engage énergie et dévouement est un risque pour la chasteté. Pas tellement parce que les tentations sont plus nombreuses, car dans la mission l'absence d'action évangélisatrice immédiate

et visible va souvent de pair avec une vie bien occupée. Mais baisse de la chasteté comme baisse du dynamisme dans l'amitié, le service, dans l'universalité de l'amour... On se surprend à s'occuper de petites choses sans importance, ou qui n'ont d'importance que parce qu'elles nous touchent, nous (nos affaires...).

Il faut donc – pour la chasteté même – que la mission se double d'une espèce d'amour du Christ pour lui-même, et des autres pour le meilleur d'eux-mêmes, *une espèce d'amour qui se suffise à lui-même...*

[Des missionnaires : de leurs qualités et de leurs difficultés.]

Qualités missionnaires : goût des contacts nouveaux, souci d'accueillir les petits, émerveillement devant les richesses du cœur, émerveillement pour cette race d'esprit évangélique découverte hors de l'Église.

Attention au *complexe de domination*. Ce n'est pas parce que j'ai été en paroisse que j'en sais plus que celui qui a eu un ministère de collège ; parce que j'ai lu que j'en sais plus que celui qui a vécu sans lire. Français, je juge... attention.

Si j'impose au nom de l'Évangile ma propre culture, je fais dépendre la pleine participation à la vie de l'Église d'un degré de pauvreté spirituelle que moi, je ne serais pas désireux de pratiquer !

« La douleur, l'angoisse des prêtres d'aujourd'hui, c'est de sentir que le pays réel vit, se construit sans eux, et qu'ils y sont étrangers » (cardinal Suhard) ; et le danger est de faire n'importe quelle action qui permettra de n'y être plus étranger !

Y être utile, ne pas être à côté de la plaque et sur la touche,

mais être utile par le témoignage de l'Évangile – et le témoignage de l'Évangile nous constitue étrangers !

« Être *témoin* chrétien, c'est vivre de telle façon que la vie soit inexplicable si Dieu n'existe pas » (cardinal Suhard).

D'où vient *la force concernante* (qui me concerne) *de l'Évangile* ? C'est qu'il parle d'événements, non d'idées.

De la critique dans l'Église.

Un religieux brésilien : « La Secrétairerie d'État à Rome me demande de quitter le Brésil. J'obéis mais je sais que la Secrétairerie d'État agit sous des pressions politiques et que je suis victime de la dénonciation des *grãofinos* (les puissants, les *huiles*. » Ce genre de réaction est certainement malsain, mais pourquoi ? Sûrement pas parce qu'il regarde la réalité en face ! Mais parce que cette constatation n'est pas éclairée dans sa signification religieuse : le mystère de l'Église se trouve comme réduit à de simples structures sociologiques conditionnées de la même manière que toute institution d'ici-bas.

Faut-il dénoncer les faits scandaleux ? publier les c... ? Ainsi, tel couple de *grãofinos* qui, pour ses noces d'argent, se voit accorder la fantaisie que vingt-cinq prêtres célèbrent la messe à vingt-cinq autels différents au même moment dans la même église !

Si j'apprends que ma mère boit, d'abord, bien sûr, je chercherai à savoir si c'est bien vrai. Ensuite, je tâcherai de lui retirer la bouteille. Mais la dernière chose que je ferai sera d'aller le raconter à tout le monde – sous le prétexte que c'est un moyen pour qu'elle change...

De la grandeur, selon Dieu.

Si le Christ est né dans une mangeoire de cinquante centimètres et qu'il est mort sur une croix de deux mètres vingt-cinq, je ne vois pas pourquoi on devrait, nous, faire des choses grandioses.

[Évangélisation.]

« Devant toute souffrance humaine, selon que tu le peux, emploie-toi non seulement à la soulager sans retard, mais encore à détruire ses causes ; emploie-toi non seulement à détruire ses causes, mais encore à la soulager sans retard » (abbé Pierre).

Même chose pour l'évangélisation : l'action sur les structures (faire tomber les barrières par des réformes dans l'Église et des réformes sociales) comporte un risque d'hypocrisie si elle ne se double pas d'une action personnelle d'évangélisation des personnes...

« En plusieurs siècles, l'Église a réussi à planter les missions étrangères, non à planter l'Église » (Mgr Constantini).

PETRÓPOLIS

11 janvier - 8 mai 1964

On ne chôme pas au Centre de formation de Petrópolis : huit classes de portugais chaque jour, séances de laboratoire, sous casque, où les mots et les phrases sont susurrés dans les oreilles afin que s'impriment la tonalité et le mouvement de

la phrase brésilienne. En plus, des conférences pour préparer à la vie quotidienne du pays.

Pour la plupart un tel stage est éprouvant, mais après les mois d'usine, Paul se sent à l'aise et il profite des fins de semaine pour aller à Rio ou visiter les cités industrielles voisines. Le carnaval de Rio lui fait découvrir l'âme brésilienne.

Pour la Semaine sainte, il va accomplir son premier ministère pastoral – de longues heures de confession, jusqu'à minuit et demi – dans une favella :

Je reste ébloui d'admiration de voir comment le Christ est présent, vivant. Je pense que nous ne pourrons jamais savoir ce qu'est la misère de ces gens-là. Cela dépasse nos catégories de développés, il me semble.

Pas une fois, pas une fois je crois bien, je n'ai fait appel à la certitude de la présence du Christ vivant, en vain. La puissance de la Parole de Dieu dans le cœur des pauvres est quelque chose de bien extraordinaire et mystérieux. Nous n'y croirons jamais assez.

Au Centre, Paul retrouve ses qualités d'animateur, ses capacités d'imitation, ses mimiques inoubliables. Il lit beaucoup, voudrait découvrir les formes d'aide à apporter au sous-développement tant matériel que spirituel. Il en discute avec le directeur du Centre, un franciscain américain très remarquable : « C'est le témoignage de la pure évangélisation dont l'Église du Brésil a le plus grand besoin », lui répond celui-ci.

Janvier 1964.

La croix et la mission.

Je ne dois pas seulement me garder de la faute ; il me faut travailler avec l'efficacité que Dieu entend : par la croix. C'est ce labeur qui est ma part. *Qui se laisse porter et déporter par le courant ne donne pas pour autant l'initiative à Dieu.* Plus je penserai mon travail, plus Dieu le mènera.

« *Évangéliser les pauvres.* Il est un amour du pauvre qui consiste à lui demander la charité ; il est des pauvres qui n'attendent que cela et se trouvent alors riches. En distribuant des couvertures, on ne voit que jaloux et insatisfaits. En prêchant la pénitence j'ai vu des yeux briller et j'ai vu des païens pleurer en lisant le récit de la Passion » (Jacques Dournes).

[De la foi chrétienne dans un monde non chrétien.]

Je ne peux pas dire : « Je refuse de donner les sacrements à ces gens qui n'ont pas la foi. » Parce que si j'observe que ce non-pratiquant ou ce non-chrétien n'a pas la foi chrétienne, il est rare que je puisse dire qu'il n'a pas de foi païenne monothéiste. Or, s'il n'y a pas possibilité pratique pour cette foi païenne de s'exprimer hors du christianisme (si celui-ci est la religion majoritaire dans le pays), priver de sacrement ces « païens » équivaut à les priver de toute possibilité d'exprimer leur sentiment religieux. En rendant impossible toute expression religieuse, on risque de *jeter les gens dans l'incroyance.*

Si quelqu'un a foi en quelque chose – et que cette foi est imparfaite –, si je l'attaque, je n'édifierai rien, mais je déciderai tout au plus de son premier pas vers l'athéisme.

« Tout ce que l'on prendra à une force spirituelle, quelle qu'elle soit, ce n'est pas une autre force spirituelle, mais c'est l'argent qui le gagnera » (Charles Péguy).

[Missionnaire en milieu postchrétien.]

Contre l'institution chrétienne ? À creuser. Penser que l'Évangile *tout cru* n'est pas l'Évangile ? Non, mais qu'avant d'être écrit, l'Évangile est la tradition et la vie d'une communauté – et, du côté des hommes, que les crudités sont bienfaisantes et nécessaires pour ceux qui ont trop mangé ou mal mangé (ceux qui pensent avoir dépassé le christianisme). Mais les pauvres, eux – pour qui est l'Évangile – demandent une foi développée dans une tradition humaine. Que cette tradition ne leur soit pas étrangère, d'un autre pays, d'un autre milieu, mais quelque chose d'humain, qui soit un cadre, une institution.

« Pour moi, l'essentiel du christianisme, c'est qu'il est la religion des pauvres. Il ne doit pas être une religion réservée à une poignée de spirituels, de témoins ou de héros ; il est la religion de la ménagère ordinaire, de l'ouvrier d'usine, du paysan asservi à la terre ; et donc une religion nécessairement engagée dans la chair même de la civilisation. Pour moi, le propre de l'Évangile, c'est qu'il met ses merveilles à la portée de n'importe qui, du moment qu'il a la foi. Et n'importe qui, un pauvre, un enfant, un simple ne peut pas vivre dans l'exception » (Jean Daniélou).

Ce n'est pas l'état actuel de la valeur qui est dans ce non-chrétien qui est grâce, mais le germe enterré dessous. Je dois remuer la terre pour découvrir les semences de vérité, remuer,

au fond de ce à quoi il tient le plus, pour lui faire retrouver le Christ en germe.

La rencontre de l'étranger à évangéliser, la découverte de la pluralité des univers mentaux, leur extériorité à nous, c'est *l'expérience de la mission*, c'est l'expérimentation de la situation effective qu'occupe l'Église en ce monde : catholique dans son essence, elle est pourtant localisée en certaines régions, *prise* en certaines cultures. J'ai donc à connaître moi-même le douloureux enfantement du catholicisme. *L'expérience que doit faire le païen pour se convertir, le missionnaire la fait aussi, s'il fait son métier.*

Adaptation et conversion sont œuvre de l'Esprit en des hommes qui auront entendu l'appel et compris ses exigences. *À moi de faire comprendre, à Dieu de convertir ;* mais je ne dois pas m'attendre à ceci, si cela fait défaut. En fait de miracle, il pourrait bien alors n'y avoir qu'illusion.

« D'une part, je chercherai à éviter tout ce qui me fait différent, tout ce qui me séparerait d'eux ; d'autre part, je mettrai à leur service ce qui me rend autre » (Jacques Dournes, *Dieu aime les païens*).

La première parole, le témoignage nécessaire pour la conversion : « Il faut creuser profond car on ne peut plus replanter ce qui a été mal planté » (Cyrille de Jérusalem, *Procatéchèse*).

[*La rencontre d'un nouveau peuple.*]

Une évolution de la mission. Le missionnaire n'est plus seulement le partant qui s'en allait généreusement distribuer

les richesses reçues dans son Église. Il doit découvrir ici même cette vie qui lui reste cachée.

Le missionnaire n'est plus tout à fait du pays d'où il vient et pas davantage de celui où il arrive. C'est le mystère même de sa vie. Dieu nous reste caché alors que déjà nous le nommons et le prêchons. Il est aussi caché dans l'interrogation de l'homme qui cherche. Dieu est l'étranger. *J'étais étranger et vous m'avez accueilli* (Mt 25,35).

« Pour que la rencontre se fasse et que la communion devienne possible, il me paraît être une condition *sine qua non* : qu'un, deux ou trois hommes, même les plus simples, qui ne savent ni lire ni écrire, me confient une fois personnellement, à moi prêtre qui vis parmi eux, ce qui se passe au fond d'eux-mêmes. C'est à ce moment de grâce qu'on doit s'engager dans la grande aventure » (P. Tempels, o.f.m., curé de Musonoi-Katanga, *Notre rencontre*, Léopoldville, Centre d'études pastorales).

C'est la rencontre qui fait comprendre son mystère au missionnaire. « Vous m'avez aidé à me comprendre. » Malheur à celui qui n'en fait pas l'expérience. *Il pourrait perdre la foi en son mystère.*

Il faut longtemps *partager la vie du peuple nouveau* pour y trouver les chemins propres qui lui révéleront la présence du Seigneur en lui.

Il faut relire l'Évangile en brésilien – je veux dire le réapprendre. Avant, je ne savais pas qu'on peut aimer Dieu avec *carinho* : ce qui est plus que tendresse, qui inclut de l'estime et du respect et de l'amitié fraternelle, comme dans l'*abraço*.

Les options de la mission.

1. La mission suppose une *présence au monde* avec tout ce qu'exige une présence totale : pauvreté et modestie, amitié sans supériorité, attente et patience.

2. La mission suppose un *dialogue* véritable, sans intolérance, respectueux de la liberté, éveilleur de conscience, en vue de l'interpellation évangélique.

3. La mission suppose une conscience aiguë de la *nouveauté de l'Évangile* dans le monde, de sa transcendance et de son caractère inattendu par rapport à l'ordre moral et social, par rapport à tout humanisme, y compris religieux.

4. La mission suppose une conviction forte concernant la *justification par la foi*, conversion qu'aucun rite ni aucune appartenance sociologique ne peut remplacer.

5. La mission suppose que cette conviction en engendre une autre : *l'Église se plante d'abord par la Parole* qui suscite la foi, et non d'abord par l'institutionnel.

6. La mission suppose une notion de la *catholicité* de l'Église aussi *qualitative* que quantitative.

7. La mission suppose qu'on respecte la *dualité Église-monde* sans la supprimer artificiellement, cherchant plutôt à inquiéter le monde de l'intérieur qu'à l'annexer.

8. La mission suppose qu'on poursuit la dilatation du mouvement chrétien plus que l'édification d'une société d'inspiration chrétienne.

D'après *Parole et Mission*, octobre 1961. À expliciter et à compléter.

La volonté du Père.

Dans l'évangile de saint Jean, le fond du Christ: son abandon au Père, le fait qu'il n'a pas à faire ce qui lui plaît ou, plus exactement: ce qui lui plaît vient d'un autre, est fait en lui par un autre. N'est-ce pas la fine pointe de son âme ?... En passant de là où j'étais à là où je suis et à là où je vais être, *je passe du Christ au Christ* et encore au Christ. S'il y a des ruptures, des déchirements, ce ne peut être que par approfondissement de la rencontre, pour approfondir la rencontre.

Je voudrais dire Oui au Christ et dire Oui à bibi. Ce serait trop commode ! C'est impossible.

Le Christ ne se conquiert pas : on le laisse venir, on « s'expose à lui ». Que cette vie du Christ en moi soit de plus en plus naturelle ; qu'il n'y ait plus besoin d'y *aller, de m'élever*.

« Dieu nous aime tels que sa grâce nous fera » (2^e concile d'Arles).

[Le beau risque de la foi.]

« Croire n'est pas une entreprise comme une autre, un qualificatif de plus s'appliquant au même individu : non, en se risquant à croire, l'homme lui-même devient autre » (Kierkegaard).

Ne savoir que Jésus-Christ, ce n'est pas ignorer tout le reste ! Il faudrait tout savoir. Mais c'est n'avoir pour objet dernier, en abordant toute connaissance, que de se rattacher à Jésus, à Jésus crucifié.

Le difficile aujourd'hui, c'est de faire tenir l'homme debout,

c'est de faire un homme libéré de toute aliénation. Il faut partir à la recherche de cet homme : nous rencontrerons le Christ.

Du jour où la *répétition* journalière de la messe ne sera plus un *renouvellement* quotidien de ma vie, c'est le ritualisme... *cuidado* (attention) !

L'athéisme.

Ce qui est le plus étonnant, ce n'est pas l'athéisme, c'est la foi. Car nul n'a jamais vu Dieu. La foi est difficile pour l'incroyant parce qu'elle est difficile pour les chrétiens, aussi parce que ceux qui la vivent vraiment ne sont qu'une minorité, le sel de la terre.

La vie et la mort des athées sont entre les mains de Dieu, tout comme les nôtres à nous tous.

Chrétiens et athées vivent, souffrent, meurent et œuvrent dans une seule et même réalité.

Dieu se manifeste par l'intermédiaire des athées non moins que par celui des chrétiens.

Athéisme, phénomène postchrétien qui s'identifie à l'incroyance. (D'après P.-A. Liégé.)

La croyance est une sorte de reniement de la foi par elle-même.

Les signes du chrétien.

Quels sont les signes les plus évangélisants ? Il faut sûrement être plus attentif à ceci : que la visibilité d'un fait ne dépend pas seulement de l'authenticité de vie de ceux qui le proposent, mais de la situation de ceux auxquels il s'adresse.

C'est la question des communistes aux chrétiens : « Nous ne cherchons pas à savoir si le Christ a existé ; pour nous ce n'est même pas une question à se poser. La seule question : où sont les chrétiens ? Que font les chrétiens ? » Cela veut dire que le signe attendu est cherché dans la perspective : Que font actuellement les chrétiens pour résoudre les questions actuelles de l'homme ? Quelle part effective prennent-ils à la lutte contre les grandes formes du malheur collectif des hommes : l'injustice, la faim, la guerre ?

Quand le mur des préjugés est entamé, le seul signe recevable, en un premier temps, est celui d'un amour et d'un service aux dimensions des questions du monde des hommes. C'est peut-être ce que nous sentons quand nous disons – d'expérience – l'amitié, premier sacrement des incroyants. Mais de cet amour et de ce service, la racine de foi demeurera longtemps incompréhensible et inacceptable.

VOYAGE DANS LE NORDESTE

9 mai - 11 juin 1964

À la fin de leur stage, Pierre et Paul partent pour un voyage d'un mois, par étapes, le long de la mer. Ils passent par les grandes villes : Vitória, Salvador de Bahia, Aracajú, Recife, Natal.

Nous alternons les restaurants et les *dormitorios* (ce sont les caravansérails pour émigrants), routiers et tables d'évêques, avec préférence pour les premiers.

Le trajet du retour, Pierre et Paul le firent avec les émigrants les plus pauvres : un vieil autobus autrefois destiné aux courts trajets urbains, mais roulant aujourd'hui sur plus de deux mille kilomètres. Un seul chauffeur et un graisseur payés à forfait par l'entreprise pour l'aller-retour, roulant de cinq heures du matin à huit heures du soir. Coincé entre deux banquettes, Paul ne sait où mettre ses grandes jambes.

La nuit dans les dormitorios, bruits, puces et autres insectes à volonté !

Ils ont comme compagnons de route ce qui fait le Brésil des pauvres de l'intérieur : un jeune couple d'émigrants avec un tout petit bébé, très peu d'argent et un sac de farine de manioc, qui va tenter une vie meilleure au Sud ; un jeune garçon de quatorze ans qui n'a qu'une vague adresse d'un oncle ou d'un cousin ; des hommes qui n'ont pour tout bagage que leur brosse à dents qui dépasse, comme un stylo, de la poche de leur chemise...

Ce voyage fut une très grande chose dont Paul et Pierre ne parleront qu'avec émotion : au milieu des plus démunis, la bonne humeur, l'amitié, l'entraide dominant malgré l'inconfort, la fatigue. Ils ont découvert les vraies richesses du Brésil, l'authentique Brésil.

Juin 1964.

La foi.

Ce qui attaque, provoque, ma foi. Ce n'est pas tellement le mal. Ce serait plutôt l'échec du bien, le mystère de la croix, en somme. Que tant de bonne volonté dans ma famille, tant de

qualités reconnues par d'autres comme rares, précieuses, tant de dévouement, compréhension, intelligence, adaptation de la part des parents, tant de foi et de pauvreté, ne débouchent pas. Qu'avec tout cela, chacun ait tant de peine à trouver sa vocation, que les mariages démarrent avec tant de peine, que chacun ait si peu de vitalité et de rayonnement chrétien...

Que tant de qualités dans la Mission Saints-Pierre-et-Paul reconnues par le pape, les évêques, l'Église actuelle dans sa communauté de croyants n'attirent pas plus de vocations solides, vraies... Qu'à Port-de-Bouc, tant de travail fait, de signes donnés n'aient pas agrandi sensiblement la communauté chrétienne... Que les trésors d'imagination et de sainteté développés depuis vingt ans dans l'Église pour l'évangélisation du monde ouvrier n'aient pas eu davantage de prise... etc.

« *La foi et l'incroyance* sont comme deux champs contigus. La prière marque leur limite. Celui qui prie est appelé fidèle, quel que soit le poids de ses péchés. Celui qui ne prie pas est infidèle, quelle que soit la sagesse de sa vie.

« *La foi* est comme le fer chaud : en se refroidissant elle diminue de volume et devient difficile à façonner. Il faut donc la chauffer dans le haut-fourneau de l'Amour et de la charité.

« Pour ce faire, il faut tenir non fermées à la charité les ouvertures de notre âme et faire en sorte qu'elles orientent notre pensée vers la méditation » (Tierno Bogar, le sage de Bandiagara dans la boucle du Niger, musulman).

Efficacité de l'apôtre.

Une des choses les plus importantes de la vie, surtout dans les moments difficiles, est de choisir les hommes lucides et

généreux avec lesquels on fera équipe, de se lier avec eux et de leur demeurer fidèle.

Les vrais changements sont des mûrissements, et les vraies révolutions des récoltes. L'avenir se tient au milieu de nous, mais nous ne le voyons pas. Les vrais prophètes ne sont pas des astrologues mais des cœurs simples.

La constance et la patience. « À celui qui sait attendre, toutes choses finiront par être révélées à condition qu'il ait le courage de ne pas renier dans les ténèbres ce qu'il a vu dans la lumière » (Coventry Patmore).

La vie apostolique.

La vie apostolique, cette vie où l'action s'ajoute à la contemplation, non comme une soustraction, mais comme une addition. Elle n'est pas seulement éclairée, mais éclairante aux autres : « La flamme qui dévore le berger devenant lumière du troupeau » (Grégoire de Naziance).

Pourtant elle n'est vraie que si la parole qui exprime Dieu ou qui est dite par Dieu (c'est comme si Dieu exhortait pas nous, voir 2 Co 5, 20) est vraiment pour plaire à Dieu. Elle est alors aussi unissante à Dieu qu'une oraison ou, si l'on veut, elle est une oraison se formulant au-dehors en mots que les autres écoutent. C'est peut-être cette prédication que les hommes d'aujourd'hui attendent.

Avant l'Eucharistie, la Parole ; avant la Parole, la confiance ; avant la confiance, la présence.

Oui, mais en même temps l'envie, *le devoir de parler à temps et à contretemps* : il faut avoir la foi en la force de la Parole ; il faut aller à eux un peu en conquérant, alors que toi, tu pars battu d'avance (et pourquoi aurions-nous moins d'audace que *les crentes*, les membres des sectes... ?). Il est plus facile de remplir ce devoir [de parler] quand nous commençons par ça, quand nous ne faisons que cela.

Mais n'est-ce qu'une baisse de la vie apostolique de sentir confusément qu'on ne peut pas faire ça [dire la Parole] avec tel ou tel que l'on connaît mieux, avec qui l'on se trouve davantage en *communauté de destin*, avec qui le temps de présence a établi plus que la confiance, l'amitié ? Nous sentons alors des mots trop lourds au bord des lèvres, avec l'impression que nous ne pouvons pas les dire sans violer un peu l'amitié (un peu comme le : « Je vous demande de ne pas me le dire, le silence est plus profond que tout le reste »). Et saint Paul qui n'a pu donner que du lait aux Corinthiens et a dû garder pour lui sa viande nourrissante !

« Désespérer de quelqu'un, c'est le désespérer » (E. Mounier).

Le salut.

« Quand on trempe la main dans la cuvette d'eau, quand on attise le feu avec le soufflet de bambou, quand on aligne d'interminables colonnes de chiffres à son bureau de comptable, quand on est brûlé par le soleil, enfoncé dans la vase de la rizière, quand on est debout devant la fournaise du fondeur, si on ne réalise pas alors justement *la même vie religieuse* que si l'on était en prière dans un monastère, le monde ne sera jamais

sauvé » (Gandhi). Être sauvé, pour un chrétien, ne désigne pas une action extérieure et violente, mais l'adhésion intérieure qui unit à Dieu dans le temps et l'éternité.

[Dieu et son règne.]

En Dieu, Dieu et son vouloir, c'est tout un. Adhérer amoureusement à la volonté de Dieu, c'est adhérer à Dieu, fusionner avec Dieu.

« *Le plus grand obstacle* que les hommes d'aujourd'hui rencontrent *sur le chemin de la foi* est le manque de lien qu'ils croient constater entre la foi en Dieu (ou la perspective de son règne) d'un côté, et l'homme et l'œuvre terrestre de l'autre. Il est urgent de voir et de montrer le rapport intime que ces réalités ont l'une pour l'autre. C'est en cela que consisterait la réponse positive la plus efficace aux raisons de l'incroyance moderne » (Congar).

La foi et le sentiment religieux.

Beaucoup de gens semblent avoir la foi mais c'est [le plus souvent] un sentiment religieux naturel : ils vivent au point zéro du christianisme, mais avec une très grande foi naturelle. Dieu est un pouvoir. Il est utile. L'Église, c'est autre chose ; elle n'est pas toujours utile, mais l'est quelquefois. Cependant le *Padre* bénéficie de ce sentiment religieux naturel. Il représente Dieu. Sa prière est plus puissante que celle des autres hommes. « J'ai parlé de cela au *Padre* et c'est arrivé. » (Rapport sur la situation de Nisia Floresta, paroisse de l'intérieur.)

OSASCO

12 juin - 18 août 1964

Pierre et Paul arrivent à São Paulo le 11 juin, harassés et heureux. Le 13, j'arrive de France. Je suis venu pour participer au démarrage de l'équipe : nous nous mettons aussitôt en quête d'un quartier industriel et d'un logement.

Un ménage d'anciens permanents jocistes, Candido et Albertina, est notre précieux point de repère dans ces banlieues de São Paulo qui s'étendent sur un diamètre de cinquante kilomètres. Osasco, où ils demeurent, est une de ces villes satellites et champignons, à vingt kilomètres du centre. Elle compte plus de deux cent mille habitants. Les autobus y passent au moins un par minute : il y a trente ans, il n'y en avait que deux par jour. Mais la grand-rue évoque les films du Far West.

Du 1^{er} au 7 juillet, tout se précipite. Nous trouvons un logement et Paul en découvre le propriétaire, mais celui-ci, échaudé par de précédents locataires qui l'ont « roulé », multiplie les précautions et accumule sur la tête de Paul toutes les défiances :

« Je ne veux pas louer si vous avez plus de trois enfants.

- Nous sommes célibataires et deux, travaillant en usine, sont absents tout le jour.

- Alors s'il y a deux salaires qui rentrent, ce sera mille cruzeiros de plus. »

Quand, après deux jours de patience et de diplomatie de

Paul, nous arrivons avec notre déménagement qui tient sur une charrette à âne, ultime exigence : « Il me faut un garant qui soit lui-même propriétaire. » Nous courons chez Candido qui accepte. Paul revient : « Et si votre ami divorçait ! Il me faut aussi la signature de sa femme. » Albertina accepte à son tour, laisse ses enfants à la voisine pour aller signer chez l'homme de loi. Plus tard, après la mort de Paul, notre propriétaire découvrira qu'il était prêtre, et dans son vieux fond d'émigrant portugais, il aura le sentiment d'avoir sûrement commis « un péché » ! Nous le rassurons, mais en l'entendant parler, nous comprenons ce que représentaient pour lui ces misérables briques, sans autre plafond que le toit, ces pièces minuscules aux cloisons à mi-hauteur, sans électricité : elles sont sa chair et son sang. Cela, la patience de Paul l'avait inconsciemment pressenti.

Le lundi 13 juillet, après deux jours de retraite, Paul est embauché comme tourneur-mécanicien d'entretien dans une fabrique de Formica. Un rythme de travail ahurissant, mais il faut bien l'accepter, au moins provisoirement : soixante-cinq heures par semaine, soit dix heures par jour, samedi compris et cinq heures le dimanche matin. Et il faut - quand tout va bien - vingt minutes d'autobus et quinze minutes de train pour y aller.

Le 15 juillet au soir, Paul célèbre publiquement la première messe dans la chapelle de notre quartier : Vila Yolanda. C'est le lendemain qu'aura lieu le dialogue, relaté par Paul, avec Inocencio, un homme du quartier qui a assisté à la messe.

Désormais nos journées seront marquées par l'usine, la messe de Paul le soir, l'adoration silencieuse qui suit. De mon côté,

je vaque aux soins du ménage. Le quartier nous découvre peu à peu.

À Formica, Paul est heureux. Il n'a pas encore dit qu'il était prêtre, attendant pour cela d'être bien inséré dans l'usine. Seul Inocencio le sait, mais il n'en dit rien : « On ne me croirait pas. »

Pour le 15 août, un samedi, et le dimanche 16, Paul ne doit avoir qu'un jour de congé, mais, par suite d'un quiproquo, il obtient les deux jours. Dès le vendredi soir, nous nous retrouvons dans l'ermitage des Pères bénédictins, où nous étions déjà venus faire retraite : deux journées totales de repos, d'échange et de prière.

Bien sûr, l'horaire extravagant de Paul nous inquiète et l'un de nous évoque avec humour le livre de Cesbron : Les saints vont en enfer. Nous aimons bien Cesbron, mais moins la mythologie qui entoure le prêtre-ouvrier. Cependant, saint ou non, où est l'héroïsme du prêtre au travail ? Nous en discutons et, le soir, Paul notera une pensée à ce propos.

Le lundi 17 août, moins de vingt-quatre heures plus tard, à mi-chemin entre l'usine Formica où il venait d'achever ses dix heures de travail et la chapelle de Vila Yolanda où il allait célébrer la messe, c'est l'accident : un camion écrase Paul. Il meurt le lendemain matin, 18 août, au petit jour.

Quand nous trouverons son cahier, quelques jours plus tard, nous lirons la dernière phrase écrite de sa main :

Aussi l'héroïsme de la vie du missionnaire au travail commence non à l'usine (il y aurait des millions de héros), mais après l'usine par la fidélité à restituer dans le mystère de Dieu notre vie et celle de nos copains.

16 juillet 1964.

« Vous êtes prêtre. Mais j'ai entendu dire que vous travaillez. Cela est impossible.

- Oui, je travaille.

- Au Brésil, ça n'est pas possible !

- Pourquoi ?

- Parce qu'ici, au Brésil, seuls les hommes travaillent ! Les Pères ne travaillent pas ! Un Père est un Père, il n'est pas un ouvrier. Cela n'est jamais arrivé au Brésil ! Où travaillez-vous ?

- À la Formica.

- Ah ça, alors! moi aussi. Mais une chose aussi pénible n'est pas possible. Je ne dirai pas que vous êtes Père ; tout le monde rirait et personne ne le croirait. Mais je dirai que vous êtes instruit... et le patron va vous trouver un emploi de bureau ou payer pour que vous restiez un Père et seulement Père » (Inocencio).

« En vous, Seigneur, j'ai mis mon espoir : je ne serai jamais confondu », dernière phrase du *Te Deum*. C'est dans la mesure où je mets mon espoir en Lui que je peux demander à n'être pas confondu.

La résurrection de Lazare.

Tout le chapitre 11 de l'évangile de Jean. C'est là que Jésus paraît à la fois le plus sûr de Lui, le plus paisible et en même temps le plus humain.

Le plus sûr et paisible :

« Cette maladie n'est pas mortelle. Notre ami Lazare repose, je vais aller le réveiller. Je suis la Résurrection et la

Vie... le crois-tu ? Lazare, viens ici. Dehors ! » Le mort sortit. « *Déliez-le, laissez-le aller.* » C'est la certitude que donne l'union à Dieu. Pour nous, la certitude de la foi.

Le plus humain :

Jésus aime une femme, Marie de Béthanie, et sa famille. Quand il voit cette femme sangloter à ses pieds, il frémit intérieurement, il est troublé. Devant le tombeau, il pleure. Il frémit de nouveau et éprouve le besoin de parler avec son Père.

La paix du chrétien.

La paix que donne la foi ne fait pas « traverser les batailles une rose à la main ». Plus il semble près de Dieu, plus il avance vers la Croix, plus le Christ est humain : non pas faible, au contraire, mais humain aimant, cherchant même son Père davantage (avec comme les hésitations d'une recherche). Et nous, nous opposons trop souvent être humain et être surnaturel.

16 août 1964.

Ce qu'il faut chercher, et trouver, ce sont les exigences intrinsèques de notre vie. Comme pour la course des Vingt-Quatre Heures du Mans, il faut, avant d'engager une voiture, savoir à quelles exigences elle doit se soumettre (en général, ce ne sont pas les meilleures voitures des premiers tours qui gagnent - la boîte de vitesses ne tient pas).

Or à l'expérience, la vie d'usine (pas parce que c'est l'usine, mais parce que c'est la vie de l'homme moderne) désanime l'homme parce que le cœur est pris par d'autres choses. Il se produit un changement des centres d'intérêt.

Aussi, l'héroïsme de la vie du missionnaire au travail commence non à l'usine (il y aurait des millions de héros), mais *après l'usine* par la fidélité à restituer, dans le mystère de Dieu, notre vie et celle de nos copains.

*Telles sont intégralement les dernières pages
et les dernières lignes des Cahiers de Paul Xardel.*

POSTFACE

Tout au long de ces pages, il aura été question de la Mission Saints-Pierre-et-Paul, ce groupe dans lequel Paul Xardel a vécu sa vocation missionnaire. Quelle est cette 'Mission', fondée par le dominicain Jacques Læw, en France dans les années cinquante ? Quelle est sa tâche particulière dans le grand concert des instituts religieux de l'Église ? Nous reproduisons ici un texte de Jacques Læw décrivant la 'Mission'.

La 'Mission' est-elle une recherche de vie contemplative de Dieu ? Certainement oui, mais cela ne suffit pas à la caractériser. Outre les monastères chrétiens, il y a, en Asie ou ailleurs, des non-chrétiens qui sont aussi de vrais contemplatifs d'un au-delà de l'homme.

La 'Mission' est-elle un groupe de vie fraternelle forte ? Sans vie fraternelle, nous ne serions que cymbales retentissantes, mais cela ne nous distingue pas d'autres groupes religieux.

Sommes-nous des gens qui veulent lutter pour la justice et la promotion de tout homme ? La recherche d'une communauté de destin avec ceux qui sont des 'sans-droits' dans la société fait partie de notre volonté d'être solidaires de ceux qui souffrent. Mais là encore n'est pas le spécifique de notre vocation.

Sommes-nous des gens qui vivent des textes saints de la Bible et qui en donnent le goût aux autres ? Incontestablement. Mais nous définir par cela serait, encore une fois, prendre la partie pour le tout, l'immédiat pour le principal.

Alors que sommes-nous ?

Tout cela, mais animé et centré par *un but*, un seul, qui n'est pas quelque chose à faire mais *Quelqu'un* à annoncer « à temps et à contre-temps » : la personne de Jésus de Nazareth, mort, ressuscité, Seigneur de gloire.

Tout ce qui précède : la prière, la vie fraternelle, la pro-motion humaine, l'étude de l'Écriture, tout cela mérite nos efforts et nos enthousiasmes, mais n'en soyons pas dupes : si ces aspects peuvent décrire divers moments de notre vie, ils n'en donnent ni la clé, ni le but, ni le sens. Ils peuvent même masquer l'essentiel si nous privilégions trop l'un ou l'autre.

Nous sommes des « apôtres », c'est-à-dire des gens chargés d'annoncer la prodigieuse et stupéfiante nouvelle de Jésus, Christ, Parole de Dieu faite homme.

Apôtres, au sens fort et technique du mot, nous devons tous et chacun dire à la manière de saint Paul :

Moi qui suis le dernier des derniers de tous les saints, j'ai reçu cette grâce d'annoncer aux païens l'impénétrable richesse du Christ et de mettre en lumière comment Dieu réalise le mystère tenu caché depuis toujours en Lui, le Créateur de l'univers (*Ép 3, 8-9*).

Voilà notre vocation : annoncer le Christ au-delà des frontières du Peuple de Dieu. Voilà notre mission : *Malheureux que je suis, si je n'annonce pas l'Évangile !... C'est une charge qui m'est confiée* (1 Co 9, 16-17).

Nous ne sommes ni des missionnaires tout court, ni des religieux sans plus : nous sommes un institut apostolique, dénomination donnée à notre groupe – et pour la première fois – par la Congrégation des religieux. Soulignons ce que cela signifie.

Annoncer à la manière de saint Paul signifie une première chose évidente, mais que nous avons souvent oubliée : à savoir que saint Paul est pour nous ce qu'un Père de Foucauld est pour les Petits Frères, un saint Dominique pour les Frères Prêcheurs, un saint François pour les Franciscains et les Capucins : celui dont on se réclame et qui rassemble, le patriarche fondateur.

Mais saint Paul, pour nous, est davantage encore car il a précisé ce qu'il réclame de nous : il nous invite à l'imiter, lui, Paul, pour ensuite mieux imiter le Christ. En ce sens, saint Paul est plus qu'un saint patron, il est notre modèle permanent, notre gabarit : *Soyez mes imitateurs comme je le suis moi-même du Christ* (1 Co 11, 1).

La rencontre de l'apôtre nous a également confirmés dans notre propre appel à annoncer l'Évangile *en priorité* « aux païens ». La voix que Paul, le persécuteur, entendit, sur le chemin de Damas, et notre propre appel coïncident dès le premier instant : « les nations païennes vers qui Je t'envoie » (Ac 26, 17) et, de même, l'envoi « au peuple nombreux qui est au Christ dans la ville » (Ac 18, 10). C'est ce que nous pouvons traduire aujourd'hui par l'évangélisation des « milieux culturels non chrétiens ou déchristianisés ».

Saint Paul nous a également montré le chemin d'une liberté à l'égard de tous. Il vivait de son travail de tisseur de tentes afin de *donner gratuitement l'Évangile*. Ainsi nous souhaitons que notre propre travail assure la subsistance de nos équipes afin qu'aucun soupçon d'intérêt matériel ne puisse ternir la prédication de la Bonne Nouvelle aux yeux des non-chrétiens ou des chrétiens qui ne fréquentent plus leur Église.

Annoncer le Christ à la manière de saint Paul dépasse la simple proclamation de la Parole : cela comprend tout le Credo et appelle tantôt la première annonce, tantôt l'enseignement à ceux qui sont déjà convertis, la catéchèse. Cela suppose également la communion fraternelle et le service des frères. L'annonciateur de l'Évangile doit *traduire en langage adapté* le dessein éternel de Dieu sur l'Église et sur l'humanité. Par la prière et l'étude de la Parole, il s'agit toujours pour lui de chercher à traduire *le mystère* (ce mystère qui est l'expérience intime de Paul, depuis la lumière initiale de sa conversion) : *le Christ s'achève dans les chrétiens* qui sont son Corps.

Et cela fonde le regard de Paul sur les communautés : aucune race, aucune caste, aucune aberration même n'exclut du Christ. Du coup, une « église de Dieu » qui ne serait composée de qu'une catégorie unique de gens (Grecs ou Juifs, riches ou pauvres) – et refuserait les autres – ne peut s'appeler Église de Dieu.

Ainsi l'annonce du Christ au-delà des frontières de l'Église, voilà bien ce qui structure, recentre et finalise les divers aspects de notre vie ; voilà ce qui donne à chacun d'eux sa place harmonieuse dans l'ensemble ; voilà ce que Jésus et son Église attendent de nous.

Depuis sa fondation en France, la Mission Saints-Pierre-et-Paul, institut international, a envoyé des équipes (formées de prêtres, de diacres et de laïcs) pour annoncer l'Évangile au Sahara, au Brésil, au Canada, au Japon, en Italie et en Suisse.

Secrétariat : 2745 avenue Charlemagne, Montréal H1W 3T1, Canada.

Maison centrale : Grand'Fontaine 33, 1700 Fribourg, Suisse.

Index des thèmes

- Amour (charité, bonté), 22-23, 27, 29-32, 36-37, 43, 53-54, 56, 68, 74, 78, 91, 102, 104.
- Berger (Agneau de Dieu), 20, 27, 31, 105.
- Communauté (équipe), 20, 22-24, 65, 68, 73, 96, 104, 106.
- Conversion, 34, 37, 68, 79, 91, 97, 105.
- Croix, 25, 50-51, 58, 60, 83, 86, 95, 103-104.
- Dieu, 18, 20-23, 26, 28-29, 33, 35, 43, 51, 55-56, 58, 61-62, 65-66, 70-73, 76-78, 80, 82-84, 86, 92-93, 95, 100, 105, 107.
- Église, 27, 29, 34-35, 40, 51-52, 54, 59-60, 72-73, 76, 86, 88, 91-93, 98, 99.
- Espérance (résurrection), 52, 59, 61-62, 80, 86, 90, 106, 111.
- Esprit (vie spirituelle), 26, 37-38, 52, 70, 97.
- Étranger, 47, 91, 97-98.
- Évangélisation, 19, 23-24, 35-36, 79, 82, 89, 91, 93, 95-97, 101, 106.
- Évangile, 19, 24, 26-27, 29, 54, 59, 65, 73-74, 80, 85, 89, 91-92, 96, 98-99, 105.
- Foi, 20-23, 25-27, 29, 33, 37, 43, 60-61, 67, 72, 74, 76, 82, 86, 95-96, 100-101, 103-104, 107.
- Humilité (simplicité), 24-26, 28, 32, 36-37, 59-60, 67, 78-79, 82, 84-85, 91, 93.
- Incroyance (athéisme), 21-22, 71, 73, 78, 95, 101-104, 107.
- Intelligence (étude), 18, 27, 34, 40, 44, 83, 95.
- Jésus (Christ, Fils de l'homme), 19, 25, 29, 31, 36, 40, 50-53, 65-66, 72-74, 82, 85, 89, 93, 97, 100-102, 112.
- Joie (humour), 21, 33, 40, 69-70, 78-79.

Justice, 56, 61, 75-77, 79, 93, 102.

Laïcat, 24, 71, 75-76.

Liberté, 20, 32, 74, 82, 99, 101.

Marie, 58.

Mission (apostolat), 18, 20, 27-30, 33-34, 36, 40, 42-43, 54, 58,
61, 65-66, 73-74, 79, 84, 88, 91, 95-99, 104-105.

Monde, 19, 21, 29, 51, 61-62, 67, 76, 79, 99.

Monde non chrétien, postchrétien, 18, 20, 24, 34, 54-55, 69, 71,
95-96, 101.

Mort, 50-51 (voir croix).

Paul (saint), 24, 40-41, 50, 82-83, 85, 89, 106.

Pauvre, pauvreté, 20, 35, 41, 53, 59-60, 75-77, 79, 83-86, 89-90,
95-96.

Péché (tentation), 19, 25, 58-60, 65, 70, 72.

Prêtre, 22, 24, 27, 42, 55, 76-77, 91, 111.

Prière, 18, 22-29, 31, 33, 36, 44, 61, 65-66, 76-77, 83, 104-106.

Prophète (témoin), 20, 30-31, 53, 60, 69, 71, 79, 101, 105-106.

Religion, 29, 34, 72, 96, 107.

Révélation, 73.

Sacrement (liturgie, messe), 18, 23-25, 27, 34, 59, 66, 74, 80.

Sainteté, 21, 23, 31-33, 67, 71.

Signe de Dieu, 52, 55, 65-66, 86.

Souffrance, 20, 25, 83, 86, 91.

Travail (monde ouvrier), 23-24, 30, 40-44, 47, 52-56, 75-76, 82,
85, 111-113.

Unité, 53, 56, 67.

Vie chrétienne, spirituelle, 22, 25, 28, 37, 68-69.

Vie religieuse, sacerdotale (célibat), 22, 30-31, 54, 71, 90, 106.

Vocation, 21-22, 66, 71, 74.

Table des matières

Préface, par Jacques Lœw	5
Avant-Propos	9
D'Aix-en-Provence à Paris, 1930 - 1956	11
Port-de-Bouc, septembre 1957 - mai 1961	15
Roubaix, 31 juillet 1961 - 12 janvier 1962	39
Rüsselsheim Am Main, 20 janvier - 1er août 1962	45
Cîteaux, août 1962	57
Toulouse, octobre 1962 - juillet 1963	63
Cîteaux, août 1963	81
Brésil, octobre 1963 - août 1964	87
São Paolo, 4 octobre 1963 - 10 janvier 1964	87
Petrópolis, 11 janvier - 8 mai 1964	93
Voyage dans le Nordeste, 9 mai - 11 juin 1964	102
Osasco, 12 juin - 18 août 1964	108
Postface	115
Index des thèmes	119

Jacques Loew - Paul Xardel

La flamme qui dévore le berger

Pour une spiritualité de l'évangélisation

Un jeune prêtre animé par le souci de l'évangélisation des plus pauvres s'engage, aux côtés de Jacques Loew, dans la mission ouvrière. Son parcours, plein de flamme et de générosité, est brisé brutalement, en 1964 au Brésil, par un accident, peu de temps après la fondation d'une nouvelle communauté de prêtres ouvriers.

Les pages les plus marquantes de son journal personnel sont ici présentées par Jacques Loew. Trente ans plus tard, elles apportent un éclairage précieux sur les débats actuels à propos des méthodes et des objectifs de l'évangélisation.

*épiphanie
initiations*



75 F

ISBN 2-204-04881-X
ISSN 0750-1862